

Montesquieu
Démocratie

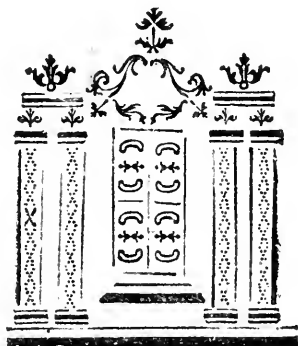
Montesquieu

Ed. esp.

LE
T E M P L E
D E
G N I D E.
NOUVELLE EDITION.

. . . Non murmura vestra columbæ.
Brachia non hederæ, non vincant oscula conchæ.

Fragment d'un Epithalame de l'Empereur Gallien.



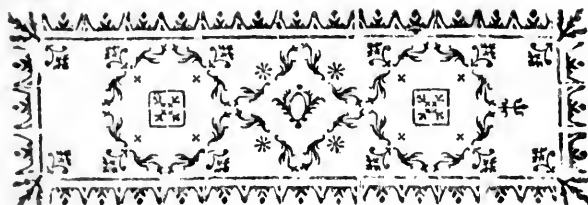
L O N D R E S.

M. DCC. LV.



PQ
2011
.T4
1755

Coll. spec.



P R E F A C E

D U

T R A D U C T E U R.

UN ambassadeur de France à la Porte Ottomane, connu par son goût pour les lettres, ayant acheté plusieurs manuscrits Grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces manuscrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la traduction.

A ij

4 *P R E' F A C E.*

Peu d'auteurs Grecs sont venus jusqu'à nous, soit qu'ils aient péri dans la ruine des bibliothèques, ou par la négligence des familles qui les possédoient.

Nous recouvrons de temps en temps quelques pièces de ces trésors. On a trouvé des ouvrages jusques dans les tombeaux de leurs auteurs &, ce qui est à peu près la même chose, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un évêque Grec.

On ne sçait ni le nom de

P R E' F A C E. 3

l'auteur , ni le temps auquel il a vécu. Tout ce qu'on en peut dire , c'est qu'il n'est pas antérieur à Sapho , puisqu'il en parle dans son ouvrage.

Quant à ma traduction , elle est fidelle. J'ai cru que les beautés qui n'étoient point dans mon auteur , n'étoient point des beautés ; & j'ai souvent quitté l'expression la moins vive, pour prendre celle qui rendoit mieux sa pensée.

J'ai été encouragé à cette traduction par le succès qu'a

eu celle du Tasse. Celui qui l'a faite , ne trouvera pas mauvais que je coure la même carrière que lui. Il s'y est distingué d'une manière à ne rien craindre de ceux même à qui il a donné le plus d'émulation.

Ce petit roman est une espèce de tableau , où l'on a peint avec choix les objets les plus agréables. Le public y a trouvé des idées riantes, une certaine magnificence dans les descriptions , & de la naïveté dans les sentimens.

Il y a trouvé un caractère original, qui a fait demander aux critiques quel en étoit le modèle ; ce qui devient un grand éloge, lorsque l'ouvrage n'est pas méprisable d'ailleurs.

Quelques sçavans n'y ont point reconnu ce qu'ils appellent l'art ; il n'est point, disent-ils, selon les règles. Mais si l'ouvrage a plu, vous verrez que le cœur ne leur a pas dit toutes les règles.

Un homme qui se mêle de traduire, ne souffre point pa-

tiemment que l'on n'estime pas son auteur autant qu'il le fait ; & j'avoue que ces messieurs m'ont mis dans une furieuse colere : Mais je les prie de laisser les jeunes gens juger d'un livre qui, en quelque langue qu'il ait été écrit, a certainement été fait pour eux. Je les prie de ne point les troubler dans leurs décisions. Il n'y a que des têtes bien frisées & bien poudrées, qui connoissent tout le mérite du *Temple de Gnide*.

A l'égard du beau sexe , à

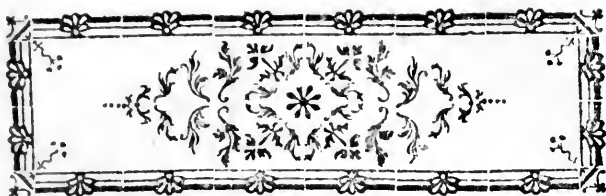
qui je dois le peu de momens heureux que je puis compter dans ma vie , je souhaite de tout mon cœur que cet ouvrage puisse lui plaire. Je l'adore encore ; & s'il n'est plus l'objet de mes occupations , il l'est de mes regrets.

Que si les gens graves desiroient de moi quelque ouvrage moins frivole , je suis en état de les satisfaire. Il y a trente ans que je travaille à un livre de douze pages, qui doit contenir tout ce que nous sçavons sur la métaphysique, la

10 *P R E' F A C E.*

politique & la morale, & tout ce que de très-grands auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont donnés sur ces sciences-là.





LE TEMPLE DE GNIDE.

PREMIER CHANT.

VÉNUS préfère le séjour de Gnide à celui de Paphos & d'Amathonte. Elle ne descend point de l'Olympe sans venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à sa vue, qu'il ne sent plus cette horreur sacrée qu'inspire la présence des dieux. Quelquefois elle se couvre

d'un nuage, & on la reconnoît à l'odeur divine qui sort de ses cheveux parfumés d'ambroisie.

La ville est au milieu d'une contrée, sur laquelle les dieux ont versé leurs bienfaits à pleines mains : On y jouit d'un printemps éternel; la terre heureusement fertile y prévient tous les souhaits; les troupeaux y paissent sans nombre; les vents semblent n'y régner que pour répandre partout l'esprit des fleurs; les oiseaux y chantent sans cesse; vous diriez que les bois sont harmonieux; les ruisseaux murmurent dans les plaines; une chaleur douce fait tout éclore; l'air ne s'y respire qu'avec la volupté.

Auprès de la ville est le palais

de Vénus : Vulcain lui-même en a bâti les fondemens ; il travailla pour son infidelle , quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les dieux.

Il me feroit impossible de donner une idée des charmes de ce palais ; il n'y a que les Graces qui puissent décrire les choses qu'elles ont faites. L'or , l'azur , les rubis , les diamans y brillent de toutes parts : mais j'en peins les richesses , & non pas les beautés.

Les jardins en sont enchantés : Flore & Pomone en ont pris soin ; leurs nymphes les cultivent. Les fruits y renaissent sous la main qui les cueille ; les fleurs succèdent aux fruits. Quand Vénus s'y pro-

mene , entourée de ses Gnidien-
nes , vous diriez que , dans leurs
jeux folâtres , elles vont détruire
ces jardins délicieux : mais , par
une vertu secrète , tout se répare
en un instant.

Vénus aime à voir les danfes naï-
ves des filles de Gnide. Ses nym-
phes se confondent avec elles. La
déesse prend part à leurs jeux, elle
se dépouille de sa majesté ; assise
au milieu d'elles , elle voit régner
dans leurs cœurs la joie & l'inno-
cence.

On découvre de loin une gran-
de prairie , toute parée de l'émail
des fleurs. Le berger vient les
cueillir avec sa bergere ; mais cel-
le qu'elle a trouvée est toujours la

plus belle, & il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Céphée arrose cette prairie, & y fait mille détours. Il arrête les bergeres fugitives : il faut qu'elles donnent le tendre baiser qu'elles avoient promis.

Lorsque les nymphes approchent de ses bords, il s'arrête ; & ses flots qui fuyoient, trouvent des flots qui ne fuient plus. Mais lorsqu'une d'elles se baigne, il est plus amoureux encore : ses eaux tournent autour d'elle ; quelquefois il se soulève pour l'embrasser mieux ; il l'enleve, il fuit, il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer : mais il la soutient sur ses flots ; & charmé d'un far-

deau si cher , il la promene sur sa plaine liquide ; enfin désespéré de la quitter , il la porte lentement sur le rivage , & console ses compagnes.

A côté de la prairie est un bois de myrthe , dont les routes font mille détours. Les amans y viennent se conter leurs peines : L'Amour , qui les amuse , les conduit par des routes toujours plus secrètes.

Non loin de-là est un bois antique & sacré , où le jour n'entre qu'à peine : des chênes , qui semblent immortels , portent au ciel une tête qui se dérobe aux yeux. On y sent une frayeur religieuse : vous diriez que c'étoit la demeure des dieux , lorsque les hommes n'étoient

n'étoient pas encore sortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumière du jour, on monte une petite colline, sur laquelle est le temple de Vénus : l'univers n'a rien de plus saint ni de plus sacré que ce lieu.

Ce fut dans ce temple que Vénus vit pour la première fois Adonis : le poison coula au cœur de la déesse. Quoi ! dit-elle, j'aimerois un mortel ? hélas ! je sens que j'él'adore. Qu'on ne m'adresse plus de vœux, il n'y a plus à Gnide d'autre dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appella les Amours, lorsque, piquée d'un défi téméraire, elle les consulta. Elle étoit en doute si elle

s'exposeroit nue aux regards du berger Troyen. Elle cacha sa ceinture sous ses cheveux ; ses nymphes la parfumerent ; elle monta sur son char traîné par des cygnes, arriva dans la Phrygie. Le berger balançoit entre Junon & Pallas ; il la vit , & ses regards errerent & moururent : la pomme d'or tomba aux pieds de la déesse ; il voulut parler , & son désordre décida.

Ce fut dans ce temple que la jeune Pſyché vint avec sa mere, lorsque l'Amour, qui voloit autour des lambris dorés, fut surpris lui-même par un de ses regards. Il sentit tous les maux qu'il fait souffrir. C'est ainsi, dit-il ,

que je blesse ! je ne puis soutenir mon arc ni mes flèches. Il tomba sur le sein de Psyché. Ah ! dit-il , je commence à sentir que je suis le dieu des Plaisirs.

Lorsqu'on entre dans ce temple , on sent dans le cœur un charme secret , qu'il est impossible d'exprimer : l'ame est saisie de ces ravissemens , que les dieux ne sentent eux-mêmes que lorsqu'ils sont dans la demeure céleste.

Tout ce que la nature a de riant est joint à tout ce que l'art a pu imaginer de plus noble, & de plus digne des dieux.

Une main , sans doute immortelle , l'a partout orné de peintures qui semblent respirer. On y

voit la naissance de Vénus ; le ravissement des dieux qui la virent ; son embarras de se voir toute nue ; & cette pudeur , qui est la première des graces.

On y voit les amours de Mars & de la déesse. Le peintre a représenté le dieu sur son char , fier & même terrible : la Renommée vole autour de lui ; la Peur & la Mort marchent devant ses courriers couverts d'écume ; il entre dans la mêlée , & une poussière épaisse commence à le dérober. D'un autre côté , on le voit couché languissamment sur un lit de roses ; il sourit à Vénus : vous ne le reconnoissez qu'à quelques traits divins , qui restent encore. Les Plai-

sirs font des guirlandes dont ils lient les deux âmans : leurs yeux semblent se confondre ; ils soupirent ; & attentifs l'un à l'autre , ils ne regardent pas les Amours qui se jouent autour d'eux.

Il a un appartement séparé , où le peintre a représenté les noces de Vénus & de Vulcain : toute la cour céleste y est assemblée : le dieu paroît moins sombre , mais aussi pensif qu'à l'ordinaire. La déesse regarde d'un air froid la joie commune ; elle lui donne négligemment une main , qui semble se dérober ; elle retire de dessus lui des regards qui portent à peine ; & se tourne du côté des Graces.

Dans un autre tableau, on voit Junon qui fait la cérémonie du mariage. Vénus prend la coupe, pour jurer à Vulcain une fidélité éternelle : les dieux fourient ; & Vulcain l'écoute avec plaisir.

De l'autre côté, on voit le dieu impatient, qui entraîne sa divine épouse : elle fait tant de résistance, que l'on croiroit que c'est la fille de Cérès que Pluton va ravir, si l'œil qui voit Vénus pouvoit jamais se tromper.

Plus loin de-là, on le voit qui l'enleve pour l'emporter sur le lit nuptial. Les dieux suivent en foule : la déesse se débat, & veut échapper des bras qui la tiennent. Sa robe fuit ses genoux, la toile

vole : mais Vulcain répare ce beau désordre , plus attentif à la cacher , qu'ardent à la ravir.

Enfin on le voit qui vient de la poser sur le lit que l'Hymen a préparé : il l'enferme dans les rideaux ; & il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune se retire : il est charmé de la voir s'éloigner. Les déesses jouent entr'elles : mais les dieux paroissent tristes ; & la tristesse de Mars a quelque chose d'aussi sombre , que la noire jalousie.

Charmée de la magnificence de son temple , la déesse elle-même y a voulu établir son culte : elle en a réglé les cérémonies , institué les fêtes ; & elle y est en même-

temps la divinité & la prêtresse :

Le culte qu'on lui rend presque par toute la terre , est plutôt une profanation , qu'une religion. Elle a des temples , où toutes les filles de la ville se prostituent en son honneur , & se font une dot des profits de leur dévotion. Elle en a où chaque femme mariée va une fois en sa vie se donner à celui qui la choisit , & jette dans le sanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y en a d'autres où les courtisannes de tous les pays , plus honorées que les matrones , vont porter leurs offrandes. Il y en a enfin où les hommes se font eunuques , & s'habillent en femmes , pour servir dans le sanctuaire , con-

sacrant à la déesse & le sexe qu'ils n'ont plus, & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le peuple de Gnide eût un culte plus pur, & lui rendît des honneurs plus dignes d'elle. Là les sacrifices sont des soupirs, & les offrandes un cœur tendre. Chaque amant adresse ses vœux à sa maîtresse, & Vénus les reçoit pour elle.

Par tout où se trouve la beauté, on l'adore comme Vénus même : car la beauté est aussi divine qu'elle.

Leurs cœurs amoureux viennent dans le temple ; ils vont embrasser les autels de la Fidélité & de la Constance.

Ceux qui sont accablés des rigueurs d'une cruelle, y viennent soupirer : ils sentent diminuer leurs tourmens : ils trouvent dans leur cœur la flatteuse espérance.

La déesse, qui a promis de faire le bonheur des vrais amans, le mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en secret les caprices de sa maîtresse ; comme on adore les décrets des dieux, qui deviennent plus justes, lorsqu'on ose s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines, le feu, les transports de l'amour, & la fureur même : car moins on est maître de son cœur, plus il est à la déesse.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur sont des profanes , qui ne peuvent pas entrer dans le temple : ils adressent de loin leurs vœux à la déesse , & lui demandent de les délivrer de cette liberté , qui n'est qu'une impuissance de former des desirs.

La déesse inspire aux filles de la modestie : cette qualité charmante donne un nouveau prix à tous les trésors qu'elle cache.

Mais jamais, dans ces lieux fortunés, elles n'ont rougi d'une passion sincère , d'un sentiment naïf , d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment auquel il doit se rendre : mais c'est une profana-

tion de se rendre sans aimer.

L'Amour est attentif à la félicité des Gnidiens : il choisit les traits dont il les blesse. Lorsqu'il voit une amante affligée , accablée des rigueurs d'un amant , il prend une flèche trempée dans les eaux du fleuve d'Oubli. Quand il voit deux amans qui commencent à s'aimer , il tire sans cesse sur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit , il le fait soudain renaître , ou mourir : car il épargne toujours les derniers jours d'une passion languissante : on ne passe point par les dégoûts avant de cesser d'aimer ; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de son carquois les traits cruels dont il blessa Phe-dre & Ariane, qui, mêlés d'amour & de haine , servent à montrer sa puissance , comme la foudre sert à faire connoître l'empire de Jupiter.

A mesure que le dieu donne le plaisir d'aimer, Vénus y joint le bonheur de plaire.

Les filles entrent chaque jour dans le sanctuaire , pour faire leur priere à Vénus. Elles y expriment des sentimens naïfs, comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte , disoit une d'elles , ma flamme pour Thirsis est éteinte ; je ne te demande pas de me rendre mon amour ; fais seulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre disoit tout bas : Puissante déesse , donne-moi la force de cacher quelque temps mon amour à mon berger , pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déesse de Cythere , disoit une autre , je cherche la solitude ; les jeux de mes compagnes ne me plaisent plus : j'aime peut-être. Ah ! si j'aime quelqu'un , ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes , les filles & les jeunes garçons viennent réciter des hymnes en l'honneur de Vénus : souvent ils chantent sa gloire , en chantant leurs amours.

Un jeune Gnidien , qui tenoit par la main sa maîtresse , chantoit

ainsi : Amour , lorsque tu vis Psyché , tu te blessas sans doute des mêmes traits dont tu viens de blesser mon cœur : Ton bonheur n'étoit pas différent du mien ; car tu sentoies mes feux , & moi j'ai senti tes plaisirs.

J'ai vu tout ce que je décris. J'ai été à Gnide ; j'y ai vu Thémire , & je l'ai aimée : je l'ai vue encore , & je l'ai aimée davantage. Je resterai toute ma vie à Gnide avec elle ; & je ferai le plus heureux des mortels.

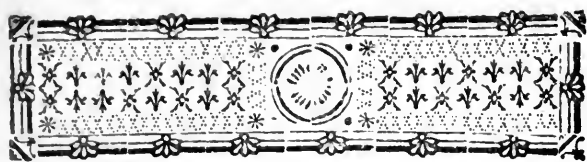
Nous irons dans le temple ; & jamais il n'y fera entré un amant si fidèle : nous irons dans le palais de Venus ; & je croirai que c'est le palais de Thémire : j'irai

32 LE TEMPLE DE GNIDE.

dans la prairie , & je cueillerai des fleurs , que je mettrai sur son sein : peut-être que je pourrai la conduire dans le bocagé , où tant de routes vont se confondre ; & quand elle sera égarée L'Amour, qui m'inspire, me défend de révéler ses mysteres.



SECOND



SECON D CHANT.

IL y a à Gnide un antre sacré que les nymphes habitent, où la déesse rend ses oracles ; la terre ne mugit point sous ses pieds ; les chevaux ne se dressent point sur la tête ; il n'y a point de prêtresses comme à Delphes , où Apollon agite la Pythie : mais Vénus elle-même écoute les mortels , sans se jouer de leurs espérances ni de leurs craintes.

Une coquette de l'isle de Crete étoit venue à Gnide : elle marchoit entourée de tous les jeunes

Gnidiens ; elle fourioit à l'un ,
parloit à l'oreille à l'autre , soute-
noit son bras sur un troisiéme ,
crioit à deux autres de la suivre.
Elle étoit belle & parée avec art ;
le son de sa voix étoit imposteur
comme ses yeux. O ciel ! que d'al-
larmes ne causa-t'elle point aux
vraies amantes ! Elle se présenta à
l'oracle , aussi fiere que les déesses :
mais soudain nous entendîmes
une voix , qui sortoit du sanctuai-
re : Perfide , comment oses-tu por-
ter tes artifices jusques dans les
lieux où je regne avec la candeur ?
Je vais te punir d'une maniere
cruelle : je t'ôterai tes charmes ;
mais je te laisserai le cœur com-
me il est ; tu appelleras tous les

hommes que tu verras , ils te fuiront comme une ombre plaintive , & tu mourras accablée de refus & de mépris.

Une courtisane de Nocrétis vint ensuite , toute brillante des dépouilles de ses amans. Va , dit la déesse , tu te trompes , si tu crois faire la gloire de mon empire : ta beauté fait voir qu'il y a des plaisirs ; mais elle ne les donne pas : ton cœur est comme le fer ; & quand tu verrois mon fils même , tu ne sçaurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs aux hommes lâches qui les demandent & qui s'en dégoûtent ; va leur montrer des charmes , que l'on voit soudain & que l'on perd pour toujours. Tu

C ij

n'es propre qu'à faire mépriser ma puissance.

Quelque temps après vint un homme riche , qui levoit les tributs du roi de Lydie. Tu me demandes , dit la déesse , une chose que je ne sçauois faire , quoique je sois la déesse de l'Amour. Tu achetes des beautés , pour les aimer ; mais tu ne les aimes pas , parce que tu les achetes. Tes trésors ne feront point inutiles ; ils serviront à te dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride , nommé Aristée , se présenta ensuite : il avoit vu à Gnide la charmante Camille ; il en étoit éper-

duement amoureux : il sentoît tout l'excès de son amour ; & il venoit demander à Vénus , qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur , lui dit la déesse ; tu sçais aimer. J'ai trouvé Camille digne de toi : j'aurois pu la donner au plus grand roi du monde ; mais les rois la méritent moins que les bergers.

Je parus ensuite avec Thémire. La déesse me dit : Il n'y a point dans mon empire de mortel qui me soit plus soumis que toi ; mais que veux-tu que je fasse ? je ne sçaurois te rendre plus amoureux , ni Thémire plus charmante. Ah ! lui dis-je , grande déesse , j'ai mille graces à vous demander : faites

38 LE TEMPLE DE GNIDE.

que Thémire ne pense qu'à moi,
qu'elle ne voie que moi ; qu'elle
se réveille en songeant à moi ;
qu'elle craigne de me perdre ;
quand je suis présent ; qu'elle m'es-
pere dans mon absence ; que tou-
jours charmée de me voir, elle
regrette encore tous les momens
qu'elle a passés sans moi.





TROISIEME CHANT.

IL y a à Gnide des jeux sacrés ,
qui se renouvellent tous les ans : les
femmes y viennent de toutes parts
disputer le prix de la beauté. Là
les bergeres sont confondues avec
les filles des rois ; car la beauté
seule y porte les marques de l'em-
pire. Vénus y préside elle-même ;
elle décide sans balancer , elle
sait bien quelle est la mortelle
heureuse qu'elle a le plus favori-
sée.

Hélène remporta ce prix plu-
sieurs fois : elle triompha lorsque

Thésée l'eut ravie ; elle triompha lorsqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam ; elle triompha enfin lorsque les dieux l'eurent rendue à Ménélas après dix ans d'espérances : ainsi ce prince , au jugement de Vénus même , se vit aussi heureux époux , que Thésée & Paris avoient été heureux amans.

Il vint trente filles de Corinthe , dont les cheveux tomboient à grosses boucles sur les épaules. Il en vint dix de Salamine , qui n'avoient encore vu que treize fois le cours du soleil. Il en vint quinze de l'isle de Lesbos ; & elles se disoient l'une à l'autre , Je me sens toute émue , il n'y a rien de si charmant que vous : si Vénus vous

voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu de toutes les beautés de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet : rien n'approchoit de la blancheur de leur teint, & de la régularité de leurs traits : tout faisoit voir, ou promettoit un beau corps ; & les dieux, qui les formerent, n'auroient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections, que des graces.

Il vint cent femmes de l'isle de Chypre. Nous avons, disoient-elles, passé notre jeunesse dans le temple de Vénus, nous lui avons consacré notre virginité & notre pudeur même. Nous ne rougissons

point de nos charmes : nos manières , quelquefois hardies & toujours libres , doivent nous donner de l'avantage sur une pudeur qui s'allarme sans cesse.

Je vis les filles de la superbe Lacédémone : leur robe étoit ouverte par les côtés , depuis la ceinture , de la manière la plus immodeste : & cependant elles faisoient les prudes , & soutenoient qu'elles ne violoient la pudeur , que par amour pour la patrie.

Mer fameuse par tant de naufrages , vous sçavez conserver des dépôts précieux. Vous vous calmâtes , lorsque le navire Argo porta la Toison d'or sur votre plaine liquide ; & lorsque cinquante

beautés sont parties de Colchos, & se sont confiées à vous, vous vous êtes courbée sous elles.

Je vis aussi Oriane semblable aux déesses : toutes les beautés de Lydie entouroient leur reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles , qui avoient présenté à Vénus une offrande de deux cent talens. Candaule étoit venu lui-même , plus distingué par son amour que par la pourpre royale : il passoit les jours & les nuits à dévorer de ses regards les charmes d'Oriane ; ses yeux erroient sur son beau corps ; & ses yeux ne se lassoient jamais. Hélas ! disoit-il, je suis heureux ; mais c'est une chose qui n'est sçue que de Vé-

nus & de moi ; mon bonheur feroit plus grand , s'il donnoit de l'envie. Belle reine , quittez ces vains ornemens ; faites tomber cette toile importune , montrez-vous à l'univers ; laissez le prix de la beauté , & demandez des autels.

Auprès de-là étoient vingt Babyloniennes : elles avoient des robes de pourpre brodées d'or ; elles croyoient que leur luxe augmentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient , pour preuve de leur beauté , les richesses qu'elle leur avoit fait acquérir.

Plus loin je vis cent femmes d'Egypte , qui avoient les yeux & les cheveux noirs : leurs maris étoient

auprès d'elles , & ils disoient : Les loix nous soumettent à vous , en l'honneur d'Isis : mais votre beauté a sur nous un empire plus fort , que celui des loix ; nous vous obéissons avec le même plaisir , que l'on obéit aux dieux ; nous sommes les plus heureux esclaves de l'univers.

Le devoir vous répond de notre fidélité ; mais il n'y a que l'amour qui puisse nous promettre la vôtre.

Soyez moins sensibles à la gloire que vous acquerrez à Gnide , qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maison , auprès d'un mari tranquille , qui , pendant que vous vous occupez des affaires du dehors , doit attendre dans le sein

de votre famille le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette ville puissante, qui envoie ses vaisseaux au bout de l'univers : les ornemens fatiguoient leur tête superbe ; toutes les parties du monde sembloient avoir contribué à leur parure.

Dix beautés vinrent des lieux où commence le jour ; elles étoient filles de l'Aurore , & pour la voir elles se levoient tous les jours avant elle. Elles se plaignoient du Soleil , qui faisoit disparoître leur mere ; elles se plaignoient de leur mere , qui ne se montroit à elles que comme au reste des mortels.

Je vis sous une tente une reine

d'un peuple des Indes ; elle étoit entourée de ses filles , qui déjà faisoient espérer les charmes de leur mere : des eunuques la servoient , & leurs yeux regardoient la terre : car depuis qu'ils avoient respiré l'air de Gnide , ils avoient senti redoubler leur affreuse mélancolie.

Les femmes de Cadis , qui sont aux extrémités de la terre , disputèrent aussi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers , où une belle ne reçoive des hommages : mais il n'y a que les plus grands hommages qui puissent appaiser l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent ensuite : belles sans ornemens , elles avoient des graces , au lieu de

perles & de rubis. On ne voyoit sur leur tête que les présens de Flore ; mais ils y étoient plus dignes des embrassemens de Zéphyr. Leur robe n'avoit d'autre mérite, que celui de marquer une taille charmante , & d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés , on ne vit point la jeune Camille : elle avoit dit , Je ne veux point disputer le prix de la beauté ; il me suffit que mon cher Aristée me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux célèbres par sa présence. Elle n'y venoit point disputer le prix : car les déesses ne se comparent point aux mortelles. Je la vis seule, elle étoit
belle

belle comme Vénus : je la vis auprès de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais un si grand spectacle : les peuples étoient séparés des peuples ; les yeux erroient de pays en pays , depuis le couchant jusqu'à l'aurore : il sembloit que Gnide fût tout l'univers.

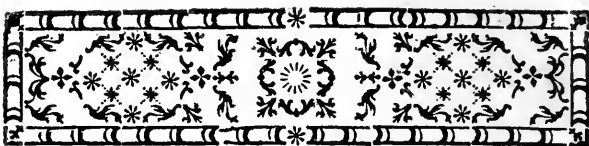
Les dieux ont partagé la beauté entre les nations , comme la nature l'a partagée entre les déesses. Là on voyoit la beauté fiere de Pallas ; ici la grandeur & la majesté de Junon ; plus loin la simplicité de Diane, la délicatesse de Thétis , le charme des Graces , & quelquefois le sourire de Vénus.

Il sembloit que chaque peuple eût une maniere particuliere d'exprimer sa pudeur, & que toutes ces femmes voulussent se jouer des yeux : Les unes découvroient la gorge, & cachoient leurs épaules ; les autres montroient les épaules, & couvroient la gorge ; celles qui vous déroboient le pied, vous payoient par d'autres charmes ; & là on rougissoit de ce qu'ici on appelloit bienféance.

Les dieux sont si charmés de Thémire, qu'ils ne la regardent jamais sans sourire de leur ouvrage. De toutes les déesses, il n'y a que Vénus qui la voie avec plaisir, & que les dieux ne raillent point d'un peu de jalousie.

Comme on remarque une rose au milieu des fleurs qui naissent dans l'herbe, on distingua Thémire de tant de belles. Elles n'eurent pas le temps d'être ses rivales : elles furent vaincues avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Vénus ne regarda qu'elle. Elle appella les Graces : Allez la couronner, leur dit-elle ; de toutes les beautés que je vois, c'est la seule qui vous ressemble.





QUATRIÈME CHANT.

PENDANT que Thémire étoit occupée avec ses compagnes au culte de la déesse, j'entrai dans un bois solitaire : j'y trouvai le tendre Aristée. Nous nous étions vus le jour que nous allâmes consulter l'oracle, c'en fut assez pour nous engager à nous entretenir ; car Vénus met dans le cœur, en la présence d'un habitant de Gnide, le charme secret que trouvent deux amis, lorsqu'après une longue absence ils sentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes.

LE TEMPLE DE GNIDÉ. 53

Ravis l'un de l'autre , nous sentîmes que notre cœur se donnoit ; il sembloit que la tendre Amitié étoit descendue du ciel , pour se placer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille choses de notre vie. Voici , à peu près , ce que je lui dis :

Je suis né à Cibaris , où mon père Antiloque étoit prêtre de Vénus. On ne met point dans cette ville de différence entre les voluptés & les besoins ; on bannit tous les arts qui pourroient troubler un sommeil tranquille ; on donne des prix aux dépens du public à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles ; les citoyens ne se souviennent que des

bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la mémoire des magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle ; & les faveurs des dieux sur Cibaris ne servent qu'à encourager le luxe & la mollesse.

Les hommes sont si efféminés, leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur teint, ils se frisent avec tant d'art, ils emploient tant de temps à se corriger à leur miroir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la ville.

Les femmes se livrent, au lieu de se rendre ; chaque jour voit finir les desirs & les espérances de

chaque jour : on ne sçait ce que c'est que d'aimer & d'être aimé ; on n'est occupé que de ce qu'on appelle si faussement jouir.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre : & toutes ces circonstances qui les accompagnent si bien, tous ces riens qui font d'un si grand prix , ces engagements qui paroissent toujours plus grands , ces petites choses qui valent tant , tout ce qui prépare un heureux moment , tant de conquêtes au lieu d'une , tant de jouissances avant la dernière ; tout cela est inconnu à Cibaris.

Encore si elles avoient la moindre modestie , cette foible image de la vertu pourroit plaire : mais

non ; les yeux sont accoutumés à tout voir , & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaisirs donne aux Cibarites plus de délicatesse , ils ne peuvent plus distinguer un sentiment d'avec un sentiment.

Ils passent leur vie dans une joie purement extérieure : ils quittent un plaisir qui leur déplaît , pour un plaisir qui leur déplaira encore ; tout ce qu'ils imaginent est un nouveau sujet de dégoût.

Leur ame , incapable de sentir les plaisirs , semble n'avoir de délicatesse que pour les peines : un citoyen fut fatigué toute une nuit d'une rose qui s'étoit repliée dans son lit.

La mollesse a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne sçauroient remuer les moindres fardeaux ; ils peuvent à peine se soutenir sur leurs pieds ; les voitures les plus douces les font évanouir ; lorsqu'ils sont dans les festins , l'estomach leur manque à tous les instans.

Ils passent leur vie sur des sièges renversés , sur lesquels ils sont obligés de se reposer tout le jour , sans s'être fatigués , ils sont brisés quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes , timides devant leurs concitoyens , lâches devant les étrangers , ils sont des esclaves tout prêts pour le premier maître.

Dès que je scus penfer, j'eus du dégoût pour la malheureuse Cibaris. J'aime la vertu ; & j'ai toujours craint les dieux immortels. Non , disois-je , je ne respirerai pas plus long-temps cet air empoisonné : tous ces esclaves de la mollesse font faits pour vivre dans leur patrie, & moi pour la quitter.

J'allai pour la dernière fois au temple ; & m'approchant des autels où mon pere avoit tant de fois sacrifié : Grande déesse , dis-je à haute voix , j'abandonne ton temple , & non pas ton culte : en quelque lieu de la terre que je sois, je ferai fumer pour toi de l'encens ; mais il sera plus pur que

celui qu'on t'offre à Cibaris.

Je partis , & j'arrivai en Crete. Cette isle est toute pleine des monumens de la fureur de l'Amour. On y voit le taureau d'airain , ouvrage de Dédale , pour tromper ou pour satisfaire les égaremens de Pasiphaé ; le labyrinthe , dont l'Amour seul scut éluder l'artifice ; le tombeau de Phedre , qui étonna le Soleil , comme avoit fait sa mere ; & le temple d'Ariane qui , désolée dans les déserts , abandonnée par un ingrat , ne se repentoit pas encore de l'avoir suivi.

On y voit le palais d'Idoménée , dont le retour ne fut pas plus heureux que celui des autres capitaines Grecs : car ceux qui échappe-

rent aux dangers d'un élément colère, trouverent leur maison plus funeste encore. Vénus irritée leur fit embrasser des épouses perfides, & ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chere.

Je quittai cette isle si odieuse à une déesse qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vie.

Je me rembarquai ; & la tempête me jeta à Lesbos. C'est encore une isle peu chérie de Vénus : elle a ôté la pudeur du visage des femmes, la foiblesse de leur corps, & la timidité de leur ame. Grande Vénus, laisse brûler les femmes de Lesbos d'un feu légitime ; épargne à la nature humaine tant d'horreur.

Mitylene est la capitale de Lesbos ; c'est la patrie de la tendre Sapho. Immortelle comme les Muses , cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuse à elle-même, trouvant ses ennuis dans ses charmes , elle hait son sexe , & le cherche toujours. Comment , dit-elle , une flamme si vaine peut-elle être si cruelle ? Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joues, que quand tu t'irrites.

Enfin je quittai Lesbos ; & le sort me fit trouver une isle plus profane encore ; c'étoit celle de Lemnos. Vénus n'y a point de temple : jamais les Lemniens ne lui adresserent de vœux. Nous re-

jettons , disent-ils , un culte qui amollit les cœurs. La déesse les en a souvent punis : mais sans expier leur crime , ils en portent la peine ; toujours plus impies à mesure qu'ils sont plus affligés.

Je me remis en mer , cherchant toujours quelque terre chérie des dieux ; les vents me portèrent à Délos. Je restai quelques mois dans cette isle sacrée. Mais soit que les dieux nous préviennent quelquefois sur ce qui nous arrive ; soit que notre ame retienne de la divinité , dont elle est émanée , quelque foible connoissance de l'avenir ; je sentis que mon destin , que mon bonheur même m'appelloient dans une autre pays.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquille, où l'ame, plus à elle-même, semble être délivrée de la chaîne qui la tient assujettie ; il m'apparut, je ne sçus pas d'abord si c'étoit une mortelle, ou une déesse. Un charme secret étoit répandu sur toute sa personne : elle n'étoit point belle comme Vénus, mais elle étoit ravissante comme elle : tous ses traits n'étoient point réguliers, mais ils enchantoient tous ensemble : vous n'y trouviez point ce qu'on admire, mais ce qui pique : ses cheveux tomboient négligemment sur ses épaules, mais cette négligence étoit heureuse : sa taille étoit charmante ; elle avoit cet air que la

nature donne seule , & dont elle cache le secret aux peintres mêmes. Elle vit mon étonnement ; elle en sourit. Dieux ! quel souris ! Je suis , me dit-elle d'une voix qui pénétrait le cœur , la seconde des Graces : Vénus , qui m'envoie , veut te rendre heureux ; mais il faut que tu ailles l'adorer dans son temple de Gnide. Elle fuit ; mes bras la suivirent : mon songe s'envola avec elle ; & il ne me resta qu'un doux regret de ne la plus voir, mêlé du plaisir de l'avoir vue.

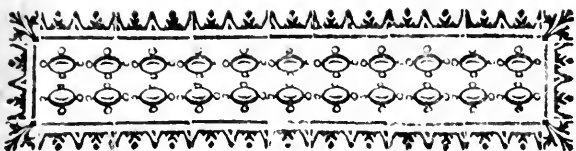
Je quittai donc l'isle de Délos : j'arrivai à Gnide. Je puis dire que d'abord je respirai l'amour. Je sentis , je ne puis pas bien exprimer ce que je sentis. Je n'aimois pas encore ,

encore , mais je cherchois à aimer : mon cœur s'échauffoit comme dans la présence de quelque beauté divine. J'avançai ; & je vis de loin de jeunes filles qui jouoient dans la prairie : je fus d'abord entraîné vers elles. Insensé que je suis , disois - je ! j'ai , sans aimer , tous les égaremens de l'amour : mon cœur vole déjà vers des objets inconnus ; & ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'approchai : je vis la charmante Thémire. Sans doute que nous étions faits l'un pour l'autre. Je ne regardai qu'elle ; & je crois que je serois mort de douleur , si elle n'avoit tourné sur moi quelques regards. Grande Vénus , m'écriai-je , puis-

66 LE TEMPLE DE GNIDE.

que vous devez me rendre heureux , faites que ce soit avec cette bergere : je renonce à toutes les autres beautés ; elle seule peut remplir vos promesses & tous les vœux que je ferai jamais.





¹ *CINQUIÈME CHANT.*

JE parlois encore au jeune Aristée de mes tendres amours ; ils lui firent soupirer les siens ; je soulageai son cœur en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit : je n'oublierai rien ; car je suis inspiré par le même dieu qui le faisoit parler.

Dans tout ce récit, vous ne trouverez rien que de très-simple : mes aventures ne sont que les sentimens d'un cœur tendre , que mes plaisirs , que mes peines ; & comme mon amour pour Camille

E ij

fait le bonheur , il fait aussi toute l'histoire de ma vie.

Camille est fille d'un des principaux habitans de Gnide ; elle est belle , elle a une physionomie qui va se peindre dans tous les cœurs : les femmes qui font des souhaits , demandent aux dieux les graces de Camille ; les hommes qui la voient , veulent la voir toujours , ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante ; un air noble , mais modeste , des yeux vifs & tout prêts à être tendres , des traits faits exprès l'un pour l'autre , des charmes invisiblement assortis pour la tyrannie des cœurs.

Camille ne cherche point à se parer , mais elle est mieux parée que les autres femmes.

Elle a un esprit, que la nature refuse presque toujours aux belles. Elle se prête également au sérieux & à l'enjouement. Si vous voulez, elle pensera sensément ; si vous voulez, elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'esprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque chose de si naïf, qu'il semble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, a les charmes de la simplicité ; vous trouvez toujours une bergere naïve. Des graces si légères, si fines, si délicates, se font remarquer, mais se font encore mieux sentir.

Avec tout cela, Camille m'ai-

me : elle est ravie quand elle me voit , elle est fâchée quand je la quitte ; & comme si je pouvois vivre sans elle , elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime , elle me croit : je lui dis que je l'adore , elle le sçait ; mais elle est ravie comme si elle ne le sçavoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie , elle me dit que je fais le bonheur de la sienne. Enfin elle m'aime tant , qu'elle me feroit presque croire que je suis digne de son amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille , sans oser lui dire que je l'aimois , & sans oser presque me le dire à moi-même ; plus je la

trouvois aimable, moins j'espérois d'être celui qui la rendroit sensible. Camille, tes charmes me touchoient; mais ils me disoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois partout à t'oublier; je voulois effacer de mon cœur ton adorable image : que je suis heureux ! je n'ai pu y réussir; cette image y est restée, & elle y vivra toujours.

Je dis à Camille : J'aimois le bruit du monde, & je cherche la solitude; j'avois des vues d'ambition, & je ne desire plus que ta présence; je voulois errer sous des climats reculés, & mon cœur n'est plus citoyen que des lieux où tu respirez : tout ce qui n'est point

toi, s'est évanoui de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de sa tendresse, elle a encore quelque chose à me dire; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je suis si charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon cœur; bientôt regne entre nous ce doux silence, qui est le plus tendre langage des amans.

Quand j'ai été absent de Camille, je veux lui rendre compte de ce que j'ai pu voir ou entendre: De quoi m'entretiens-tu, me dit-elle? parle-moi de nos amours: ou si tu n'as rien pensé, si tu n'as

rien à me dire , cruel , laisse-moi parler.

Quelquefois elle me dit en m'embrassant , Tu es triste. Il est vrai , lui dis-je : mais la tristesse des amans est délicieuse ; je sens couler mes larmes , & je ne sçais pourquoi , car tu m'aimes ; je n'ai point de sujet de me plaindre , & je me plains : Ne me retire point de la langueur où je suis ; laisse-moi soupirer en même-temps mes peines & mes plaisirs.

Dans les transports de l'amour , mon ame est trop agitée : elle est entraînée vers son bonheur sans en jouir ; au lieu qu'à présent je goûte ma tristesse même. N'essuie point mes larmes : qu'importe que

je pleure, puisque je suis heureux?

Quelquefois Camille me dit : Aime-moi. Oui, je t'aime. Mais comment m'aimes-tu ? Hélas, lui dis-je, je t'aime comme je t'aimois : car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi, qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entens louer Camille par tous ceux qui la connoissent : ces louanges me touchent, comme si elles m'étoient personnelles ; & j'en suis plus flatté qu'elle-même.

Quand il y a quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'esprit, que je suis enchanté de ses moindres paroles ; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dît rien.

Quand elle fait des amitiés à

quelqu'un , je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés , quand tout à coup je fais réflexion que je ne serois point aimé d'elle.

Prens garde , Camille , aux impostures des amans : Ils te diront qu'ils t'aiment , & ils diront vrai ; ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi , mais je jure par les dieux que je t'aime davantage.

Quand je l'apperçois de loin , mon esprit s'égare : elle approche , & mon cœur s'agite : j'arrive auprès d'elle , & il semble que mon ame veut me quitter , que cette ame est à Camille , & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur ; elle me la refuse ,

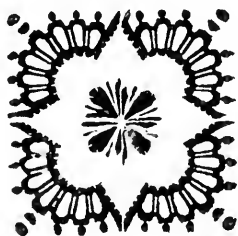
& dans un instant elle m'en accorde une autre. Ce n'est point un artifice : combattue par sa pudeur & son amour, elle voudroit me tout refuser, elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit, Ne vous suffit-il pas que je vous aime ? que pouvez-vous desirer après mon cœur ? Je desire, lui dis-je, que tu fasses pour moi une faute que l'amour fait faire, & que le grand amour justifie.

Camille, si je cesse un jour de t'aimer, puisse la Parque se tromper, & prendre ce jour pour le dernier de mes jours ! Puisse-t'elle effacer le reste d'une vie, que je trouverois déplorable, quand je

me souviendrois des plaisirs que
j'ai eus en aimant !

Aristée soupira , & se tut ; & je
vis bien qu'il ne cessa de parler de
Camille , que pour penser à elle ;





7
SIXIÈME CHANT.

PENDANT que nous parlions de nos amours , nous nous égarâmes ; & après avoir erré longtemps , nous entrâmes dans une grande prairie : nous fûmes conduits par un chemin de fleurs au pied d'un rocher affreux ; nous vîmes un antre obscur , nous y entrâmes , croyant que c'étoit la demeure de quelque mortel. Oh dieux ! qui auroit pensé que ce lieu eût été si funeste ! A peine y eus-je mis le pied , que tout mon corps frémit , mes cheveux se

LE TEMPLE DE GNIDE. 7

dresserent sur la tête : une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour ; à mesure que mon cœur s'agitoit , il cherchoit à s'agiter encore. Ami , m'écriai-je , entrons plus avant , dussions-nous voir augmenter nos peines. J'avance dans ce lieu , où jamais le soleil n'entra , & que les vents n'agiterent jamais : j'y vis la Jalousie ; son aspect étoit plus sombre que terrible : La Pâleur, la Tristesse, le Silence l'entouroient , & les Ennuis voloient autour d'elle. Elle souffla sur nous , elle nous mit la main sur le cœur , elle nous frappa sur la tête ; & nous ne vîmes , nous n'imaginâmes plus que des monstres. Entrez plus avant , nous

dit-elle, malheureux mortels; allez trouver une déesse plus puissante que moi. Nous vîmes une affreuse divinité à la lueur des langues enflammées des serpens qui siffoient sur sa tête ; c'étoit la Fureur. Elle détacha un de ses serpens, & le jetta sur moi : je voulus le prendre ; déjà, sans que je l'eusse senti, il s'étoit glissé dans mon cœur. Je restai un moment comme stupide ; mais dès que le poison se fût répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers : mon ame fut embrasée, & dans sa violence tout mon corps la contenoit à peine ; j'étois si agité, qu'il me sembloit que je tournois sous le fouet des Furies. Nous
nous

nous abandonnâmes à nos transports ; nous fîmes cent fois le tour de cet antre épouvantable : nous allions de la Jalousie à la Fureur , & de la Fureur à la Jalousie : nous crions , Thémire ; nous crions , Camille. Si Thémire ou Camille étoient venues , nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin nous trouvâmes la lumière du jour ; elle nous parut importune , & nous regretâmes presque l'antre affreux que nous avions quitté : nous tombâmes de lassitude , & ce repos même nous parut insupportable. Nos yeux nous refusèrent des larmes , & notre cœur ne put plus former de soupirs.

Je fus pourtant un moment tran-

quille : le Sommeil commençoit à verser sur moi ses doux pavots. Oh dieux ! ce sommeil même devint cruel. J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles Ombres : je me réveillais à chaque instant sur une infidélité de Thémire ; je la voyois ... Non, je n'ose encore le dire ; & ce que j'imaginois seulement pendant la veille , je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux sommeil.

Il faudra donc , dis-je en me levant , que je fuie également les ténèbres & la lumière ! Thémire, la cruelle Thémire m'agite comme les Furies. Qui l'eût cru , que mon bonheur seroit de l'oublier pour jamais !

Un accès de fureur me reprit :
Ami , m'écriai-je , leve-toi ; al-
lons exterminer les troupeaux qui
paissent dans cette prairie : pour-
suivons ces bergers , dont les
amours sont si paisibles. Mais non ,
je vois de loin un temple ; c'est
peut-être celui de l'Amour : allons
le détruire , allons briser sa statue ,
& lui rendre nos fureurs redouta-
bles. Nous courûmes ; & il sem-
bloit que l'ardeur de commettre
un crime , nous donnât des forces
nouvelles : nous traversâmes les
bois , les prés , les guérets ; nous
ne fûmes pas arrêtés un instant :
une colline s'élevoit en vain , nous
y montâmes , nous entrâmes dans
le temple : il étoit consacré à Bac-

chus. Que la puissance des dieux est grande ! Notre fureur fut aussitôt calmée. Nous nous regardâmes , & nous vîmes avec surprise le désordre où nous étions.

Grand dieu ! m'écriai-je , je te rends moins graces d'avoir apaisé ma fureur ; que de m'avoir épargné un grand crime. Et m'approchant de la prêtresse : Nous sommes aimés du dieu que vous servez ; il vient de calmer les transports dont nous étions agités ; à peine sommes-nous entrés dans ce lieu , que nous avons senti sa faveur présente : nous voulons lui faire un sacrifice. Daignez l'offrir pour nous , divine prêtresse. J'allai chercher une victime , & je l'apportai à ses pieds.

Pendant que la prêtresse se préparoit à donner le coup mortel, Aristée prononça ces paroles : Divin Bacchus , tu aimes à voir la joie sur le visage des hommes : nos plaisirs sont un culte pour toi ; & tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux.

Quelquefois tu égares doucement notre raison ; mais quand quelque divinité cruelle nous l'a ôtée , il n'y a que toi qui puisse nous la rendre.

La noire Jalousie tient l'Amour sous son esclavage ; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend sur nos cœurs , & tu la fais rentrer dans sa demeure affreuse.

Après que le sacrifice fût fait ,

tout le peuple s'assembla autour de nous ; & je racontai à la prêtresse comment nous avions été tourmentés dans la demeure de la Jalousie. Et tout à coup nous entendîmes un grand bruit, & un mélange confus de voix & d'instrumens de musique. Nous sortîmes du temple ; & nous vîmes arriver une troupe de Bacchantes, qui frapportoient la terre de leurs thyrses , criant à haute voix : Evhoé. Le vieux Silène fuivoit ; monté sur son âne : sa tête sembloit chercher la terre ; & si-tôt qu'on abandonnoit son corps , il se balançoit comme par mesure. La troupe avoit le visage barbouillé de lie. Pan paroissoit ensuite avec

sa flûte , & les Satyres entouroient leur roi. La joie régnoit avec le désordre ; une folie aimable mêloit ensemble les jeux , les railleries , les danfes , les chanfons. Enfin je vis Bacchus : il étoit sur son char traîné par des tigres , tel que le Gange le vit au bout de l'univers , portant partout la joie & la victoire.

A ses côtés étoit la belle Ariane. Princesse , vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Thésée , lorsque le dieu prit votre couronne , & la plaça dans le ciel. Il essuya vos larmes. Si vous n'aviez pas cessé de pleurer , vous auriez rendu un dieu plus malheureux que vous , qui n'étiez qu'une

mortelle. Il vous dit : Aimez-moi ;
Thésée fuit ; ne vous souvenez plus
de son amour , oubliez jusqu'à sa
perfidie : je vous rends immortel-
le , pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus descendre de
son char ; je vis descendre Aria-
ne , elle entra dans le temple.
Aimable dieu , s'écria-t'elle , res-
tons dans ces lieux , & soupirons-
y nos amours. Faisons jouir ce
doux climat d'une joie éternelle.
C'est auprès de ces lieux que la
reine des cœurs a posé son empi-
re ; que le dieu de la joie regne au-
près d'elle , & augmente le bon-
heur de ces peuples déjà si fortunés.

Pour moi , grand dieu , je sens
déjà que je t'aime davantage.

Quoi ! tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable ! Il n'y a que les immortels qui puissent aimer à l'excès , & aimer toujours davantage ; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'espèrent , & qui sont plus bornés quand ils desireroient , que quand ils jouissent.

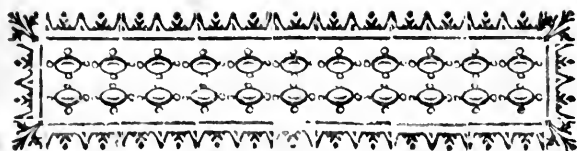
Tu seras ici mes éternelles amours. Dans le ciel , on n'est occupé que de sa gloire ; ce n'est que sur la terre & dans les lieux champêtres , que l'on sçait aimer. Et pendant que cette troupe se livrera à une joie insensée , ma joie , mes soupirs , & mes larmes mêmes , te rediront sans cesse mes amours.

Le dieu sourit à Ariane , il la

90 LE TEMPLE DE GNIDE.

mena dans le sanctuaire. La joie s'empara de nos cœurs ; nous sentîmes une émotion divine ; saisis des égaremens de Silène , & des transports des Bacchantes , nous prîmes un thyrsè , & nous nous mêlâmes dans les danses & dans les concerts.





SEPTIEME CHANT.

Nous quittâmes les lieux consacrés à Bacchus ; mais bientôt nous crûmes sentir que nos maux n'avoient été que suspendus. Il est vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agités ; mais la sombre tristesse avoit saisi notre ame , & nous étions dévorés de soupçons & d'inquiétudes.

Il nous sembloit que les cruelles déesses ne nous avoient agités , que pour nous faire présenter des malheurs auxquels nous étions destinés.

Quelquefois nous regrettions le temple de Bacchus ; bientôt nous étions entraînés vers celui de Gnide : nous voulions voir Thémire & Camille , ces objets puissans de notre amour & de notre jalousie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs , que l'on a coutume de sentir lorsque , sur le point de revoir ce qu'on aime , l'ame est déjà ravie , & semble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle se promet.

Peut-être , dit Aristée , que je trouverai le berger Lycas avec Camille ; que sçais-je s'il ne lui parle pas dans ce moment ? O dieux ! l'infidelle prend plaisir à l'entendre !

On disoit l'autre jour, repris-je, que Thyrsis qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnide ; il l'a aimée, sans doute qu'il l'aime encore : il faudra que je dispute un cœur , que je croyois tout à moi.

L'autre jour Lycas chantoit ma Camille : que j'étois insensé ! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me souviens que Thyrsis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles : Malheureux que je suis ! elle les a mises sur son sein ! C'est un présent de Thyrsis , disoit-elle. Ah ! j'aurois dû les arracher , & les fouler à mes pieds.

Il n'y a pas longtemps que j'allois avec Camille faire à Vénus

un sacrifice de deux tourterelles ; elles m'échapperent & s'envolèrent dans les airs.

J'avois écrit sur des arbres mon nom avec celui de Thémire ; j'avois écrit mes amours ; je les lisois & relisois sans cesse : un matin je les trouvai effacées.

Camille, ne désespere point un malheureux qui t'aime ; l'amour qu'on irrite peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regarda ma Thémire , je le poursuivrai jusques dans le temple ; & je le punirai , fut-il aux pieds de Vénus.

Cependant nous arrivâmes près de l'autre sacré , où la déesse rend

ses oracles. Le peuple étoit comme les flots de la mer agitée : ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponse.

Nous entrâmes dans la foule ; je perdis l'heureux Aristée : déjà il avoit embrassé sa Camille ; & moi je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin. Je sentis ma jalousie redoubler à sa vue, je sentis renaître mes premières fureurs. Mais elle me regarda, & je devins tranquille. C'est ainsi que les dieux renvoient les Furies, lorsqu'elles sortent des enfers.

O dieux, me dit-elle, que tu m'as coûté de larmes ! Trois fois le soleil a parcouru sa carrière ; je craignois de t'avoir perdu pour ja-

mais : cette parole me fait trembler. J'ai été consulter l'oracle. Je n'ai point demandé si tu m'aimois ; hélas ! je ne voulois que sçavoir si tu vivois encore. Vénus vient de me répondre que tu m'aimes toujours.

Excuse, lui dis-je, un infortuné qui t'auroit haïe , si son ame en étoit capable. Les dieux, dans les mains desquels je suis, peuvent me faire perdre la raison : ces dieux , Thémire , ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle Jalousie m'a agité , comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles. J'en tire cet avantage , que je sens mieux le bonheur qu'il y a d'être
aimé

aimé de toi , après l'affreuse situation où m'a mis la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi , viens dans ce bois solitaire : il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits. C'est un grand crime , Thémire , de te croire infidelle.

Jamais les bois de l'Elysée , que les dieux ont faits exprès pour la tranquillité des ombres qu'ils chérissent ; jamais les forêts de Dodone , qui parlent aux humains de leur félicité future ; ni les jardins des Hespérides , dont les arbres se courbent sous le poids de l'or qui compose leurs fruits , ne furent plus charmans que ce bocage enchanté par la présence de Thémire.

Je me souviens qu'un fatyre qui suivoit une nymphe qui fuyoit toute éplorée , nous vit , & s'arrêta. Heureux amans ! s'écria-t'il , vos yeux sçavent s'entendre & se répondre ; vos soupirs sont payés par des soupirs ! Mais moi , je passe ma vie sur les traces d'une bergere farouche ; malheureux pendant que je la poursuis , plus malheureux encore lorsque je l'ai atteinte.

Une jeune nymphe , seule dans ces bois , nous apperçut & soupira. Non , dit-elle , ce n'est que pour augmenter mes tourmens ; que le cruel Amour me fait voir un amant si tendre.

Nous trouvâmes Apollon assis

auprès d'une fontaine. Il avoit suivi Diane, qu'un daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ses blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit autour de lui. Il accordoit sa lyre; elle attire les rochers; les arbres la suivent, les lions restent immobiles. Mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, appelés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour? Je le trouvai sur les lèvres de Thémire; je le trouvai en suite sur son sein: il s'étoit sauvé à ses pieds; je l'y trouvai encore: il se cacha sous ses genoux; je le suivis; & je l'aurois toujours suivi, si Thémire toute en pleurs,

Thémire irritée ne m'eût arrêté. Il étoit à sa dernière retraite ; elle est si charmante , qu'il ne sçauroit la quitter. C'est ainsi qu'une tendre fauvette , que la crainte & l'amour retiennent sur ses petits, reste immobile sous la main avide qui s'approche , & ne peut consentir à les abandonner.

Malheureux que je suis ! Thémire écouta mes plaintes ; & elle n'en fut point attendrie : elle entendit mes prières , elle devint plus sévère. Enfin je fus téméraire : elle s'indigna , je tremblai ; elle me parut fâchée , je pleurai ; elle me rebuta , je tombai ; & je sentis que mes soupirs alloient être mes derniers soupirs , si Thémire

n'avoit mis la main sur mon cœur,
& n'y eût rappelé la vie.

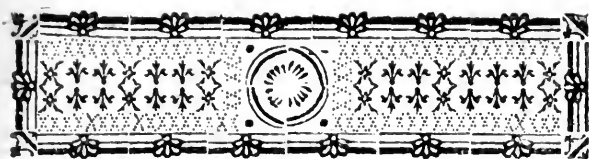
Non, dit-elle, je ne suis pas si
cruelle que toi; car je n'ai jamais
voulu te faire mourir, & tu veux
m'entraîner dans la nuit du tom-
beau.

Ouvre ces yeux mourans, si tu
ne veux que les miens se ferment
pour jamais.

Elle m'embrassa; je reçus ma
grace, hélas! sans espérance de
devenir coupable.



Comme la pièce suivante m'a paru être du même auteur, j'ai cru devoir la traduire & la mettre ici.



UN jour que j'étois dans les bois d'Idalie avec la jeune Céphise, je trouvai l'Amour, qui dormoit caché sur des fleurs, & couvert par quelques branches de myrthe qui cédoient doucement aux haleines des Zéphirs. Les Jeux & les Ris, qui le suivent toujours, étoient allés follâtrer loin de lui : il étoit seul. J'avois l'Amour en mon pouvoir ; son arc & son carquois étoient à ses côtés ; & si j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphise prit l'arc du plus grand des dieux : elle y mit

un trait , fans que je m'en apperçusse , & le lança contre moi. Je lui dis en souriant : Prends-en un second ; fais-mois une autre blessure ; celle-ci est trop douce. Elle voulut ajuster un autre trait ; il lui tomba sur le pied ; & elle cria doucement : C'étoit le trait le plus pesant qui fût dans le carquois de l'Amour ! Elle le reprit , le fit voler ; il me frappa ; je me baissai : Ah ! Céphise , tu veux donc me faire mourir ? Elle s'approcha de l'Amour. Il dort profondément , dit-elle ; il s'est fatigué à lancer ses traits. Il faut cueillir des fleurs , pour lui lier les pieds & les mains. Ah ! je n'y puis consentir ; car il nous a toujours favorisés. Je vais

donc, dit-elle, prendre ses armes, & lui tirer une fleche de toute ma force. Mais il se réveillera, lui dis-je. Eh bien ! qu'il se réveille ; que pourra-t'il faire que nous blefser davantage ? Non, non ; laissons-le dormir ; nous resterons auprès de lui ; & nous en ferons plus enflaminés.

Céphise prit alors des feuilles de myrthe & de roses. Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour. Les Jeux & les Ris le chercheront, & ne pourront plus le trouver. Elle les jeta sur lui ; & elle rioit de voir le petit dieu presque enseveli. Mais à quoi m'amusai-je, dit-elle ? il faut lui couper les aîles, afin qu'il n'y ait plus sur la terre

d'hommes volages ; car ce dieu va de cœur en cœur , & porte par-tout l'inconstance. Elle prit ses ciseaux, s'assit ; & tenant d'une main le bout des aîles dorées de l'Amour, je sentis mon cœur frappé de crainte. Arrête , Céphise. Elle ne m'entendit pas. Elle coupa le sommet des aîles de l'Amour, laissa ses ciseaux , & s'enfuit.

Lorsqu'il se fût réveillé, il voulut voler ; & il sentit un poids qu'il ne connoissoit pas. Il vit sur les fleurs le bout de ses aîles ; il se mit à pleurer. Jupiter , qui l'apperçut du haut de l'Olympe, lui envoya un nuage , qui le porta dans le palais de Gnide, & le posa sur le sein de Vénus. Ma mere , dit-il , je

Battois de mes aîles sur votre sein ;
on me les a coupées : que vais-je
devenir ? Mon fils , dit la belle
Cypris , ne pleurez point ; restez
sur mon sein , ne bougez pas ; la
chaleur va les faire renaître. Ne
voyez-vous pas qu'elles sont plus
grandes ? Embrassez-moi : elles
croissent : vous les aurez bientôt
comme vous les aviez ; j'en vois
déjà le sommet qui se dore : dans
un moment C'est assez , vo-
lez , volez , mon fils. Oui , dit-il ;
je vais me hazarder. Il s'envola ;
il se reposa auprès de Vénus , &
revint d'abord sur son sein. Il re-
prit l'effort ; il alla se reposer un
peu plus loin , & revint encore
sur le sein de Vénus. Il l'embrassa ;

elle lui sourit : il l'embrassa encore , & badina avec elle : & enfin il s'éleva dans les airs , d'où il regne sur toute la nature.

L'Amour , pour se venger de Céphise , l'a rendue la plus volage de toutes les belles. Il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flamme. Elle m'a aimé ; elle a aimé Daphnis ; & elle aime aujourd'hui Cléon. Cruel Amour , c'est moi que vous punissez ! Je veux bien porter la peine de son crime ; mais n'auriez-vous point d'autres tourmens à me faire souffrir ?

FIN.

L' I S L E

MERVEILLEUSE.

POEME EN TROIS CHANTS;

TRADUIT DU GREC,

SUIVI d'ALPHONSE ou de l'ALCIDE Espagnol;

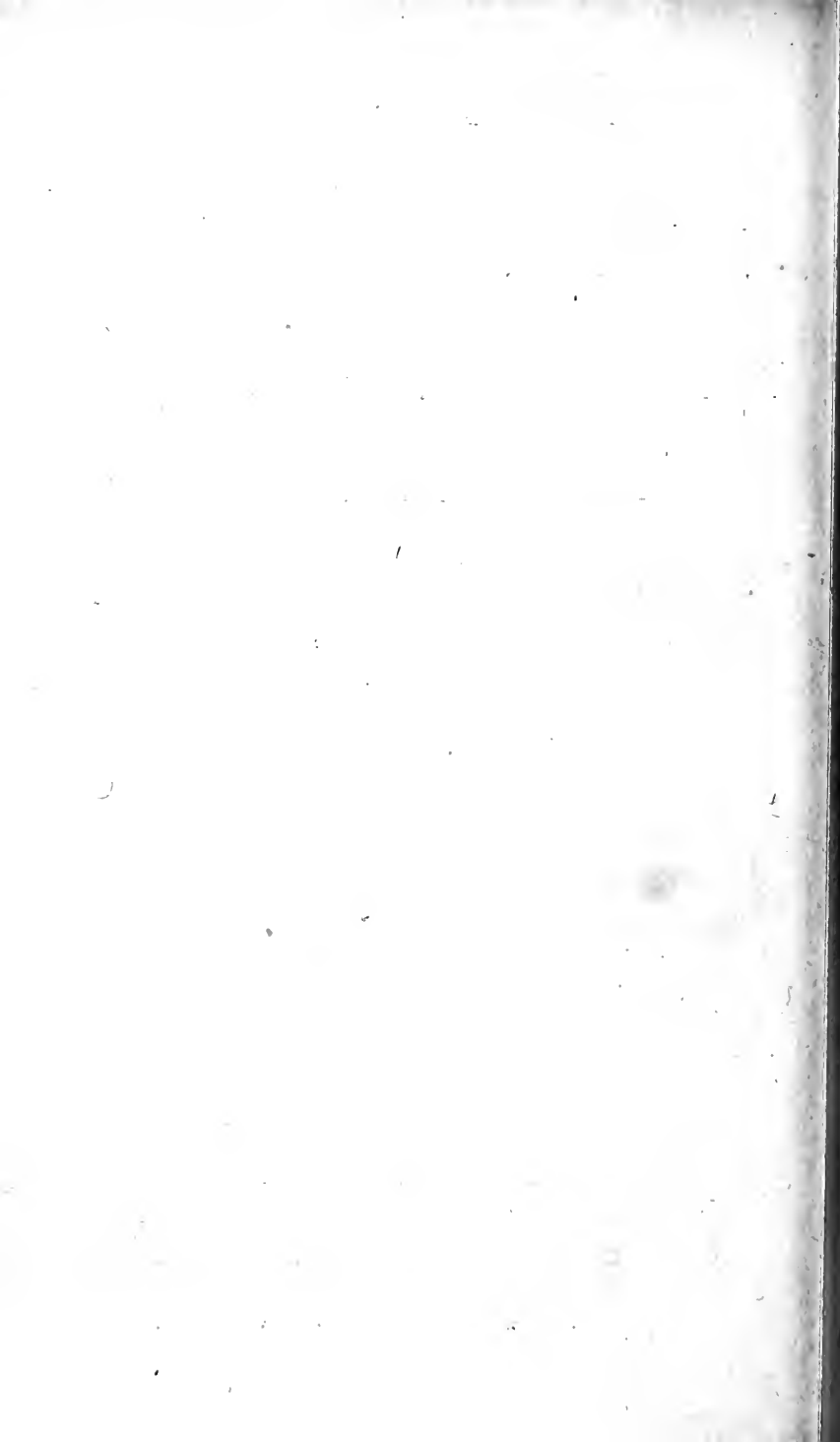
Conte très-moral.



A G E N E V E.



M. D C C. L X V I I I.



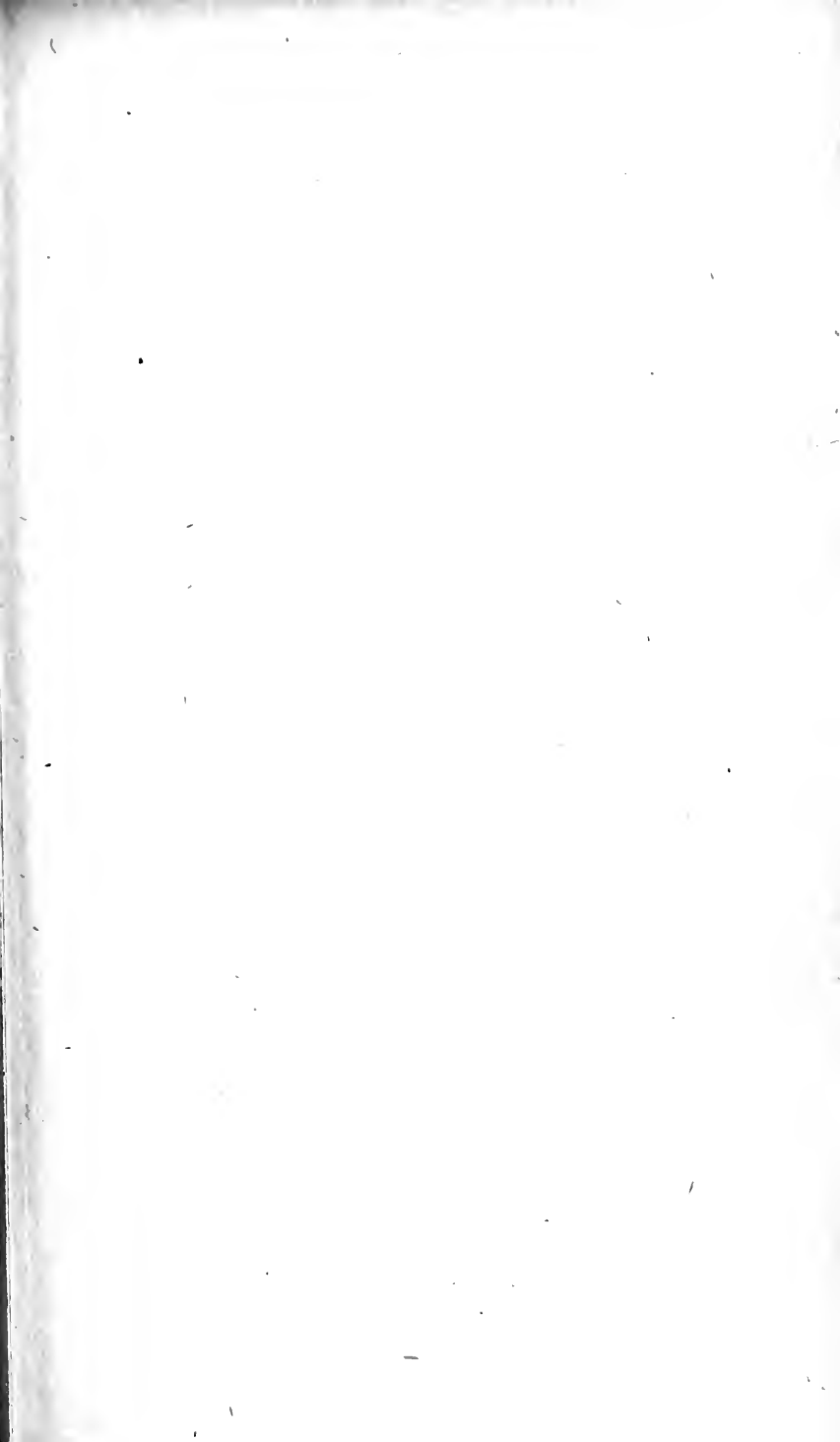
A V E R T I S S E M E N T , D U T R A D U C T E U R .

DANS un voyage que je fis à Constantinople , entre autres Monuments , je visitai les Bibliothèques. Dans celle du *Mouphiti* , où je trouvai le *Sopha* , *Tanzaï* , la *Nuit & le Moment* * , il me tomba sous la main un *Manuscrit* qui piqua ma curiosité. Il étoit intitulé *ἄσος θαυμασια*. C'est celui dont je donne aujourd'hui la Traduction. Tous les Lettrés de Constantinople l'attribuent à *Callimaque* , natif de Cyrene qui écrivoit sous *Ptolomée Philadelphe* , & sous *Ptolomée Evergete* , Rois d'Egypte. Il a fait un grand nombre de petits Poèmes dont on ne nous a conservé que celui-ci & la *chevelure de Bérénice*. Ce dernier Ouvrage a été traduit par *Catulle* qui travailloit dans le genre de *Callimaque*. Ce Poète étoit aussi fort bon Critique. C'est lui qui disoit qu'un grand livre est un grand

* *Chef-d'œuvres de délicatesse , d'esprit & de volupté.*

mal ; aussi n'a-t-on de lui que des Poësies sans prétention. Son Isle m'a séduit par la nouveauté du Sujet & les peintures qu'il fournit en abondance. On sentira combien j'ai eu à lutter contre la licence du fond , & l'on me saura gré sans doute d'avoir toujours rendu mes expressions honnêtes , quand les idées ne l'étoient pas. J'ai rencontré dans le *Manuscrit* des lacunes qui suspendoient le sens & coupoient le fil de la narration. J'ai suppléé à ce défaut par quelques vers de liaison , que j'ai adaptés de mon mieux à la manière de l'Auteur. J'ai supprimé des morceaux entiers qui répugnoient à la délicatesse de nos mœurs , de notre langue & de nos oreilles ; enfin j'offre ma Traduction au Public comme un tableau adouci sans être altéré , & dans lequel on a distribué des ombres , afin d'inviter l'œil à s'y reposer plus long-temps.

Le Conte qui suit est d'un Homme du Monde qui ne se nomme pas , parce qu'il pense sérieusement qu'on doit se cacher , quand on s'avise de faire des Contes après *la Fontaine*.





L'ISLE MERVEILLEUSE,

P O E M E.

C H A N T P R E M I E R.

A ux peupliers qui bordent mon séjour,
 J'avois juré de suspendre ma lyre,
 De respirer, d'être heureux sans délire,
 D'oser sur-tout être heureux sans l'Amour :
 J'avois juré ; mais je l'ai vu sourire,
 Et sur son aîle il emporte aujourd'hui
 Tous les serments que j'ai faits contre lui.
 Ce Dieu ramène un transfuge volage ;
 Il me promet de nouvelles erreurs,
 Des sens nouveaux, les desirs du bel âge,
 Me dit sans cesse, en m'offrant ses faveurs,
 » Vois-tu le temps qui moissonne les fleurs,
 » Il t'avertit d'en semer son passage ?
 Quand l'Amour veut, qui pourroit échapper ?

Je vais chanter ; je vais chanter & j'aime :
Il m'a fourmis , & je plains , en moi-même ,
Les malheureux qu'il cesse de tromper.

C E bel Enfant d'une mere plus belle
De son pouvoir s'applaudissoit un jour ;
Défioit Mars , se mocquoit de Cybele ,
Et provoquoit tous les Dieux à leur tour :
De Jupin même il bravoit la colére ;
Lui soutenoit qu'inspirer un desir ,
C'étoit bien plus que lancer le tonnerre ,
Et que le droit d'épouvanter la Terre
N'égale pas le droit de l'embellir.
Le Souverain de la voute éthérée
Fronce un sourcil , & fait trembler les Cieux ;
Vulcain pâlit , Vénus fuit éplorée ;
L'Amour s'échappe , & vole à d'autres jeux ,
Dans son courroux le Monarque suprême
Promet au Stix , qui frémit du ferment ,
D'humilier l'audacieux Enfant ,

Et veut qu'enfin il convienne lui-même ;
Qu'un autre est maître , & l'Amour dépendant :

Sous le beau Ciel , où l'or des Hespérides
Pend en festons aux arbres jaunissants ;
Du sein des flots , d'écume blanchissants ,
Divisant l'onde en deux remparts liquides
Une Isle fort , s'élève dans les airs ,
Monde flottant , inconnu sur les mers.
Cent rocs épars lui servoient de ceinture :
Autour des murs la vague par torrent
Avec fracas sans cesse murmurant
La séparoit de toute la Nature.
Malgré Neptune & les flots écumants ,
Quiconque osoit , d'un pied trop téméraire
Franchir ces bords ; frappé par le tonnerre ,
Tomboit soudain sur les rochers fumants.
De ce dehors redoutable & sauvage
L'Isle au dedans console & dédommage ;
Ce sont par-tout de limpides canaux ,

De longs remparts tapissés de verdure ,
Des arcs de fleurs , de flexibles berceaux ,
Des demi-jours perçant leur voute obscure ,
De frais réduits de rocailles ornés ,
Des bois épais , de roses couronnés ,
Où d'une source on entend le murmure.
L'onde plus loin , jaillissant dans les airs ,
Brille , s'épanche en gerbes colorées ,
Vient rafraîchir les tiges altérées ,
Et va baigner les rians belveders ,
D'où l'œil commande à ces belles contrées ,
Sous un Ciel pur , respecté des hivers.

ORDRE à l'Amour , (sous la peine terrible
D'être plongé dans le fond des Enfers)
De fuir toujours cet Empire paisible ,
Seul à ses loix soustrait dans l'Univers.
Mais le destin qui rit d'un vain obstacle ,
Et devant lui voit tous les temps ouverts ,
Rendit alors cet infallible oracle :

» Lorsqu'à cette Isle , en volant parvenu ,
» S'ira poser sur le bois solitaire
» Un grand Oiseau , dans les airs inconnu ,
» Et que sept fois , levant sa tête altière ,
» D'un clos de fleurs , jusques alors fermé ,
» Il aura sçu repousser la barrière ;
» Tout rentrera dans l'ordre accoutumé.

LE Créateur de cette Isle nouvelle
M'en a lui-même expliqué les secrets ;
Et dans ce jour tout ce qu'il me révèle ,
Aucun Mortel ne l'entendit jamais.
Ceux qui peuploient la belle Colonie ,
Naïssent , Amour , sans ton pouvoir divin ,
Sans le secours de ta douce féerie ,
Et Jupiter , en leur donnant la vie ,
Brava tes droits & te fit un larcin.
Blancheur de lis , sourire , port céleste ,
Traits délicats , ensemble intéressant ,
Ils avoient tout , (un Dieu m'en est garant)

Hors le plaisir qui vaut seul tout le reste.
Nuds & charmants, ils ne s'en doutoient pas ;
De chaque sexe ils ignoroient l'usage ,
Et, sous leurs dais de mirthe & de lilas ,
En pure perte alloient chercher l'ombrage.

COMBIEN hélas ! d'inutiles attraits !
On eût jugé qu'Amour les fit exprès ,
Pour cette ivresse & sympathique & pure ;
Ce trouble heureux & ces transports secrets ;
Ame de feu qui nourrit la Nature ;
Mais tout périt sans l'ardeur du desir ,
Tout reste cîsif : c'est l'active étincelle ,
Qui, pénétrant la masse universelle ,
Va rallumer le flambeau du plaisir.
Ce Sexe même, illustré par Alcide ,
Et respecté d'un Sexe plus timide ,
Dans ces climats languit dégénéré :
Il a perdu ce maintien révérend ,
Qui fait rougir la Beauté qu'il décide :

Les yeux fercins , & jamais attendris ,
De leur côté nos belles Insulaires ,
Ne savent rien des amoureux mystères ,
Froides Vénus de ces froids Adonis.
Que sur leur sein un doux baiser repose ,
Leur sein n'éprouve aucun frémissement :
Si de leur bouche on va presser la rose ,
Même froideur , jamais un sentiment.
Eh ! dans quels lieux , sur quelle aimable rive
Dût-on jamais ressentir plus d'ardeur ?
Où la Beauté fut-elle moins captive ?
Sans le donner , tout y peint le bonheur :
Retracez-vous chaque molle attitude ,
Et ces rondeurs , & ces contours charmants ,
Tous ces replis , tous ces enlacements ,
Formez sans art , & groupés sans étude :
Je crois les voir ces êtres languissants
Sous mille aspects varier leur posture ,
Couchés , croisés , assis sur la verdure ,
Heureux enfin , s'ils avoient eu des sens !

Ici Dirphé , pour entrer au bocage ,
Se courbe & glisse à travers le feuillage.
Que de secrets alors Dirphé trahit !
Dirphé plus loin veut atteindre un branchage ;
Saute , retombe & toujours s'embellit.
Mélas languit dans les bras de Cinare ,
Respire en paix l'haleine des zéphirs ,
Et ne sçait pas , lorsque sa main s'égare ,
Qu'il touche au seuil du temple des plaisirs.

Ce n'étoit pas cette seule ignorance
Qui distinguât un Peuple aimé des Dieux.
De nos besoins l'éternelle affluence
N'approche point des hôtes de ces lieux.
Silphes nouveaux , leur magique substance ,
Des alimens que le Ciel nous dispense ,
Ne connoît pas les sucs contagieux.
Leurs corps légers croissent sans nourriture ;
De toutes parts , des Zéphirs bienfaiteurs
Vont leur porter l'esprit subtil des fleurs ;

Et les parfums qu'exhale la Nature.
Vous les verriez sur le bord des ruisseaux,
Natter des joncs, tailler des arbrisseaux;
Flore à leurs soins confia ses abeilles,
Et les chargea de tresser ses corbeilles:
Ils vont souvent se jouer dans les eaux;
Souvent aussi, regagnant leurs berceaux,
L'Art d'Arachné dans leurs mains se déploie:
L'aiguille agile, émule des pinceaux,
Anime l'or, fait respirer la soie
Sur des tissus, que Palès leur envoie;
Pour y tracer de champêtres tableaux.

U N jour se passe à des luttes légères;
A provoquer les échos solitaires:
Une autre fois, on court dans les forêts;
On se poursuit, on se cherche, on s'évite:
Ils fendent l'air; le vent rase moins vite
La frêle tige & le verd des bosquets.
Quand la nuit vient, le sommeil, par des songes

Choisis pour eux , les berce dans ses bras :
Le sommeil seul peut , avec ses mensonges ,
Remplir leurs nuits , qu'Amour ne remplit pas :
Mais ce n'est point ce calme redoutable ,
Fils du besoin & frere de la mort ;
Cet oubli morne , où l'homme entier s'endort ,
Appelanti sous un bras indomptable :
Ce n'est pour eux qu'une foible vapeur
Qui naît soudain , est soudain éclipée ,
Qui sans l'éteindre offusque la pensée ,
Et les distrait par un moment d'erreur.

RIEN sur leurs fronts ne ternit la jeunesse :
Leurs cœurs glacés ne craignent rien du temps
Comment vieillir , quand on vit sans ivresse ?..
Les malheureux ! ... ils n'ont pas nos tourments.
Les tendres soins , l'espoir , la jalousie ,
L'art de changer les heures en instants ,
L'art de jouir n'abrègent point leur vie...
Éprouvent-ils ce penchant suborneur

Par qui la force à la beauté s'immole ,
Qui nous détruit , qui pourtant nous console ;
Illusion , trop semblable au bonheur.
Connoissent-ils la brillante couronne
Que ceint l'Amant , quand l'Amant est vainqueur ,
Le doux orgueil de regner sur un cœur ,
Et d'expirer du plaisir que l'on donne ?
Qu'est-ce qu'un siècle écoulé sans amour ,
Sans le desir , sans la volupté pure ,
D'être adoré , d'adorer à son tour ;
De pleurer même au sein d'une parjure ?
Que le temps vole & me garde un beau jour !

MAIS l'Amitié , cette Vierge céleste ;
Quand tout leur manque , est un bien qui leur reste ;
Je les plains moins : le cœur qu'elle a soumis ,
Dans ce séjour n'est jamais infidelle ;
Les sens jamais ne s'élèvent contr'elle ;
Tous ces Mortels sont un peuple d'amis.
Leur amitié n'est point cette Déesse

Tendre , éloquente , active tour-à-tour
Et dont la main avec délicatesse ;
Guérit les maux que nous a faits l'Amour ;
Elle est pour eux un sentiment tranquille :
Point de secrets qu'elle puisse épancher ,
Jamais de pleurs qu'il lui faille sécher ;
C'est loin des flots un Pilote inutile ;
Et sa douceur pénètre en cet asyle ,
Comme le jour dans le calme des Cieux ;
A son déclin , désarmé de ses feux ,
Se réfléchit sur un lac immobile.
Rien ne la trouble & ne vient l'allarmer :
Les Belles même , ailleurs toujours rivales ,
Là , n'ayant point de droits à réclamer ,
Graces au sort qui les rendit égales ,
Ont une fois le plaisir de s'aimer.
Chaste amitié , jouis de ta victoire ;
Mais ne va point encor t'en applaudir ,
Et dis tout bas , au milieu de ta gloire ,
» Un seul enfant pourra tout désunir.



C H A N T S E C O N D.

JEUNES Amans, fortons de notre ivresse ;
Je le vois bien , c'est trop se tourmenter ,
C'est trop servir une ingrate maîtresse :
Tout , dans l'Amour invite à déserter.
Je vous ai peint de tranquiles rivages ,
Des jours fereins , l'absence des desirs ,
Mille Beautés dans le fond des bocages ;
A ne rien faire occupant leurs loifirs ;
Des charmes nûs , careffés des zéphirs ...
Embarquons-nous , ouvrons-nous les passages :
Où m'égarai-je ? Irons-nous , fans appui ,
De cent rochers franchir la vaste enceinte ?
Le feu du Ciel y laiffa son empreinte :
Craignons la foudre. . . & plus encor l'ennui :
Puisqu'il le faut , gardons nos infidelles ;
Soyons heureux , pour nous bien venger d'elles :
A leur exemple , ayons un cœur léger ,

B

Laissons leurs feux & mourir & renaître.
Eh ! que sçait-on ? nous les verrons peut-être ,
Nous revenir , à force de changer.

L' A M O U R déjà s'excite à la vengeance :
Dans son empire il sent qu'il est borné.
Quand un lieu seul ignore sa puissance ,
Maître du Monde , il s'y croit enchaîné.
» Eh quoi , dit-il , un Peuple téméraire
» Osera naître & respirer sans moi !
» Tous les humains méritent ma colere ,
» Fuyez , plaisirs , laissons regner l'effroi.
De toutes parts ce n'étoient que murmures ,
Accents plaintifs , éternelles rigueurs ,
Sommeil des sens , même au sein des faveurs ,
Tristes dégoûts & pénibles ruptures.
Les oiseaux même , ardents à s'éviter
Dans la saison des renaissans feuillages ,
Ne faisoient plus entendre leurs ramages ,
Et s'aimant moins , oublioient de chanter.

Le Dieu vouloit qu'on sentît son injure :
Il s'en alloit, dans les champs , dans les bois ,
Lançant les traits du sinistre carquois ,
Et renversant tous les lits de verdure.

Plus clairvoyant , il interprète enfin
L'oracle obscur , rendu par le destin.
Le grand Oiseau , c'est un Mortel sans doute ,
Qui dans les airs doit s'ouvrir une route ,
Du clos de fleurs défricher le terrain ,
Et rendre l'Isle à son vrai Souverain.
Dans cet espoir il tressaille de joie :
Avec orgueil son aîle se déploie ;
Il est parti , pour remplir son dessein.

Dans un hameau , de cette Isle voisin ,
Le beau Marfis , au printemps de son âge ,
Et non flétri par le précoce usage
De ce feu sourd qu'il cachoit dans son sein ,
Est le héros choisi pour la conquête.

Son sang bouillonne , & son armure est prête.
Un tel guerrier ne combat point en vain ,
Le mirthe heureux doit ombrager sa tête.
Le long d'un pré que coupent des ruisseaux ;
Les yeux baissés , recueilli sans étude ,
Il promenoit sa vague inquiétude ,
Sous des palmiers qui joignoient leurs rameaux ;
Rien ne lui plaît , ni danse , ni parure :
Il touche au terme , où , las de fermenter ,
Le doux volcan qu'allume la Nature ,
Dans chaque veine est tout prêt d'éclater.

» L' A M O U R paroît , l'arrête & l'envifage.
» Suis-moi , dit-il ; ce n'est point une erreur :
» Je fuis le Dieu qui préside à ton âge ;
» Je fuis le Dieu qui va guérir ton cœur.
» Tes feux secrets , Marsis , font mon ouvrage.
» Je vois déjà ton œil étinceler.
» Ton cœur va naître , & tes sens vont parler ;
» Mais , quel repos t'enchaîne à ce rivage ?

- » Tu vois cette Isle, il faudra m'y servir,
- » Les champs de l'air devant toi vont s'ouvrir :
- » Tu t'abattras sur cet épais feuillage :
- » Au nombre sept enhardis ton courage :
- » Va, crois l'Amour, & connois le plaisir.

A ce discours le jeune homme s'incline.
Quand l'Amour parle, on s'enflamme aisément ;
Et l'espoir seul du bonheur qui l'attend
Remplit Marsis d'une chaleur divine.
Le Dieu commande ; il soucrit à ses loix ,
Le voilà nû, tout semblable à son maître ,
Qui , parcourant les trésors qu'il fit naître ,
Rit en secret d'avoir fait un bon choix.
En même temps il détache ses ailes ,
Puis les essaye à l'Icare nouveau.
Ainsi paré , le Pasteur est plus beau ,
Et semble fier de ses graces nouvelles
Qu'il voit briller dans le cristal de l'eau.
L'arme n'est rien , il faut encor l'audace.

D'abord il tremble en mesurant les Cieux.
Comment franchir cet effrayant espace ?
Foible Mortel , c'est insulter aux Dieux.
Il tente enfin , prend l'effor , & succombe ,
Hafarde encor , vole plus haut , retombe ;
S'instruit , s'élève & se plaît à ces jeux :
Son guide alors enhardit son ivresse ,
Flate , conseille , anime tour-à-tour :
Marfis s'élance , & , grace à sa jeunesse ,
Se fert déjà des aîles de l'Amour.
Le Dieu surpris de cet élan rapide ,
Appelle encor , craint , espère à la fois :
Mais , emporté dans ce vaste fluide ,
L'élève fuit , & n'entend plus la voix.
Que deviendra , dépouillé de ses aîles
L'Enfant malin ? Dieux ! s'il étoit surpris !
S'il survenoit quelques Nymphes cruelles !
Ne pouvant fuir , il feroit bientôt pris.
Il faut le voir , redoutant l'esclavage ,
S'effaroucher au seul bruit du feuillage.

Mais aussitôt Zéphire officieux
L'enveloppant de l'azur d'un nuage ,
Dans un jardin l'enleve à tous les yeux.
Flore sourit en le voyant si sage ,
De nœuds de fleurs charge le Dieu volage ,
Et dans ses bras lui fait trouver les Cieux.

H Ô T E nouveau de la plaine éthérée ,
Marfis s'abbat sur la forêt sacrée.
Qu'apperçoit-il dans ses détours secrets ?
La fraîche Irza , cette heureuse Insulaire ,
Que le destin avoit conduite exprès
Dans l'épaisseur de ce bois solitaire ,
Pour y remplir les éternels decrets.
En longs replis sa noire chevelure
Forme autour d'elle un beau voile mouvant ,
Voile jaloux , importune parure ,
Que fait aller , que dérange le vent .
* Tant de beautés sont tour-à-tour écloses ,

* Le Poëte , par une faveur spéciale des Dieux ,

Que l'on hésite à fixer son larcin.
Les deux boutons qui colorent ce sein
Ressemblent bien à deux boutons de roses,
Qui charment l'œil, en invitant la main.
Que la moisson pour Marfis sera belle !
O Jupiter ! l'Amour du bout de l'aile,
N'a point encore effleuré ces attraits ;
Baïser d'Amant ne les teignit jamais ;
Hercule enfin trouve une Hébé nouvelle.
Quel champ de lis mollement dispersés !
Sur ce beau col comme ils sont ramassés !
Marfis bientôt en verra davantage.
Je sens déjà tout ce qu'il doit sentir.
Du haut des airs il s'apprête à jouir ,
Se laisse aller de branchage en branchage ,
Autour d'Irza balance le desir ,
Et, la suivant sous un utile ombrage ,

est censé voir tout ce qui se passe dans l'Isle. Il y a
de quoi satisfaire un Amateur.

Tombe à ses pieds où l'attend le plaisir.
Elle veut fuir ; le Berger téméraire
La joint , la presse , & calme sa colère ;
Irza dans lui ne voit rien de nouveau :
Aux ailes près , ce n'est qu'un Insulaire ;
Irza voit mal : mais un trait de lumière
Va l'éclairer au fond de ce berceau.
Là sur Marfis au hasard appuyée ,
Entre ses bras se joüant sans dessein ,
Elle frémit , & recule effrayée :
Quel est l'objet de cet effroi soudain ?
Amour le sçait. . . une flamme inconnue
Agite Irza , pénètre dans son cœur ;
Elle soupire , & , quoiqu'elle soit nue ,
Voudroit dans l'onde éteindre son ardeur.
Son sein palpite , & ses genoux fléchissent ;
Pour s'exprimer elle n'a plus de voix ;
Et ses beaux yeux , ses yeux qui s'attendrissent ,
Peignent l'Amour , pour la première fois.
Sent-elle errer un baiser sur sa bouche ?

C'est un rayon , c'est du feu qui la touche ;
Son trouble croît , & son ame à l'instant
Va s'allumer sous le tact d'un Amant.
Du même effor l'un vers l'autre s'élance ,
Sans autre loi qu'un instinct enchanteur ,
Et nos Amans , malgré leur ignorance ,
Sçavent trouver la route du bonheur.
Pouffant des cris dans la volupté même
La belle Irza sent germer la douleur.
Poursuis Marfis , c'est un tourment qu'elle aime :
L'Amour combat , l'Amour est le vainqueur ;
Il entre au Port , y fait un doux ravage :
L'épine cède , il enlève la fleur
Et le plaisir a consommé l'ouvrage.
Marfis éveille en ces heureux momens
Tout ce qu'Amour a de faveurs secrètes ,
Ses traits de feu , ses longs recueillemens ,
Cet abandon des extases muettes ,
Interrompu par des frémissemens ;
Le bruit confus de deux bouches mi-closes ;

Et le desir dans son Palais de roses
Par les Dieux même enchaîné si longtemps. *

L'ARDENT Marfis, au comble de la gloire ;
Compte bientôt la sixième victoire :
Mais qui peindra les transports amoureux,
L'enivrement d'une Amante naïve ,
Dont le cœur vrai n'a rien qui le captive ;
Qui vient de naître, & va , sous l'œil des Dieux ,
A son Amant prodiguer tous ses feux ,
Le caresser , le caresser encore ,
Lui rendre enfin l'ame qu'il fit éclore ,
Et s'embellir en le voyant heureux ?
Triste pudeur , qu'on prend pour l'innocence ,
Ton vain prestige & ton art séducteur ,
Valent-ils donc la pure jouissance ,
L'égarement , le désordre flateur

* Il y a ici dans l'Original des détails que je n'ai osé traduire.

D'une Beauté qui tombe sans défense,
Et peut sans crainte adorer son vainqueur ?

- » Que m'as-tu fait, dit Irza d'un air tendre ?
- » Quel Dieu t'envoie ? ou n'es-tu pas un Dieu ?
- » Tu l'es sans doute ; oui ; j'en ai crû ce feu ,
- » Ces biens si doux qu'un Dieu seul peut répandre :
- » Vois-tu mon sein ? comme il est enflammé !
- » Vois comme il bat... Viens, ô mon bien-aimé,
- » N'as-tu donc plus de secrets à m'apprendre ?
- » Que tu me plais ! approche, ferre-moi. . .
- » Je brûle encor... qu'est-ce donc qui t'arrête ? ...
- » Viens, dans mes bras viens reposer ta tête,
- » Je ne respire & ne vis que par toi.

Jouis, Irza, d'une volupté pure,
Saisis l'instant, il va s'évanouir ;
Le Ciel hélas ! fait payer le plaisir,
Et la douleur te rend à la Nature ;
Pour toi l'amour vient de naître aujourd'hui

Tous les besoins vont naître avec lui.*

» Mon bien-aimé, qu'éprouvé-je, dit-elle ?

» Je m'affoiblis, mon corps tremble, il chancelle ;

» Et loin de moi le calme s'est enfui.

» Ah ! que ta bouche humecte un peu la mienne ;**

» Mets sous ma tête un bras qui la soutienne.

» Dieu de mon cœur, tu me dois ton appui.

A ses côtés, Marfis pleure, soupire ;
Dans la forêt pousse des cris perçans.

» O Dieux, dit-il ; protégez deux amans :

» Sauvez Irza ; vous voyez qu'elle expire . . . :

La Terre encor renferme ses présens :

L'onde tarit sur les sables ardents :

* Les Anciens dans leurs ouvrages les plus frivoles, avoient toujours une espèce de but moral ; c'est un défaut qu'on ne s'avisera pas de reprocher à la plupart des Poètes modernes.

** Callimaque dans ce Morceau désigne la soif & la faim. J'ai retranché ces peintures, qui m'ont paru désagréables.

Infortuné, l'Amour dût mieux t'instruire.
Aux pieds d'Irza le voilà renversé :
Par elle encor il se sentoît pressé ,
Brûlant d'ivresse , & baigné dans les larmes ,
De son Amante il dévore les charmes ,
Et dans son trouble il va compter enfin
Le nombre heureux marqué par le destin.

LA foudre gronde , & le charme commence.
Dans ces rochers l'Onde murmure & fuit :
De nouveaux dons la Terre s'embellit ,
Et de ses flancs voit germer l'abondance :
Chaque buisson se transforme en verger :
* L'Anana croit ; la grenade vermeille
Mêle sa pourpre à l'ambre de la treille ;
Des pommes d'or parfument l'oranger.
Vole, Marfis. Dans la source naissante
Il va puiser la liqueur jaillissante.

* J'ai substitué ces fruits à ceux dont l'Auteur parle
& dont les noms ne nous sont pas connus.

Levres d'Irza , que sèche la chaleur ,
Goûtez cette eau , favourez sa fraîcheur.

ELLE renaît , se soulève , respire ,
Ouvre les yeux pour voir son bienfaiteur.
Ah ! que d'Amour embellit son sourire !
Soudain Marfis court moissonner les fruits
Que sous ses pas un sable aride enfante ,
Cueillis à peine , aussi-tôt reproduits ,
Et s'élançant de leur tige odorante.
Que j'aime à voir le plus beau des Amants ;
Qui , sur un bras soulevant son Amante ,
De l'autre encor sur sa bouche expirante
Suspend les fruits , dont les suc's nourrissans
Vont appaiser l'ardeur qui la tourmente ?
Ton front , Irza , retrouve ses couleurs ,
Et ton cœur bat sous la main qui l'anime.
Console-toi , chere & tendre victime ,
Un seul baiser ressuscite les fleurs.
Ivre des biens que l'Amour te ramène ,

De ce baïser tu reffens les effets :
Tu vois déjà difparoître la peine ,
Et ris des maux , pour compter les bienfaits :

LA nuit s'approche , & couvre de fon ombre
Nos deux Amants qui fçauront l'embellir.
Conduifons-les dans cette grotte fombre :
Du frais des nuits il faut les garantir.
On a chanté la feptième victoire ;
Et le fommeil pourroit avoir fon tour.
Je n'en crois rien : Marfis , pendant le jour ,
A contenté le deftin & la gloire ;
Il eft Amant ; il va fervir l'Amour.



CHANT TROISIÈME.

Vous qui pensez que mon héros préfère
Un froid repos à de tendres combats ,
Environnez la grotte solitaire ;
Jugez vous-même , & ne m'en croyez pas :
Mais , pour mieux voir , que l'Amour vous éclaire.
Interceptez , à travers les rameaux ,
De cent baisers le bruit involontaire ,
Et le doux choc des amoureux travaux.
Observez bien ce que fait l'Insulaire ;
Si dans ses bras Marsis est occupé ;
Et revenez , instruits de ce mystère ,
Me dire après , qui de nous s'est trompé.

Pendant le calme & la langueur profonde
Où le sommeil enchaîne les humains ;
Quand les erreurs des songes enfantins

Semblent jouer sur le globe du Monde ;
Tout va changer dans ces lieux innocens.
Aux loix du Sort la Nature docile
Vient transformer les habitans de l'Isle ,
S'en emparer & leur créer des sens.
Sublime effort digne de la Nature !
Dans les canaux , déformais producteurs ,
Déjà sa main inépuisable & sure
Verse à longs traits les sucs réparateurs ,
Le sang s'allume , & la flamme l'épure.
Le germe actif de la fécondité
Fermente , s'ouvre une route inconnue :
Le sentiment coule , se distribue ,
Et donne enfin un sceptre à la beauté.

M A I S , quel réveil ! qui pourroit le décrire ?
On s'examine , on s'étonne , on se fuit :
L'homme enflammé se contemple , s'admire ,
Tremble à l'aspect du trait qui le poursuit.
Le plaisir naît , & l'homme encor soupire :

Son souffle brûle, & soudain arrêté
Enfle son sein, doucement tourmenté.
Pour échapper au charme qui l'attire,
Il se relève, il tombe épouvanté;
Cet effort même achève son délire,
Et tout son corps frémit de volupté.
Non loin de lui, sa compagne, plus belle,
Déjà se rend à l'instinct qui l'appelle,
Et laisse voir, en ce grand changement,
Moins de surprise, & plus d'enchantement.
Tout l'attendrit, rien encor ne l'alarme :
Chaque desir lui montre un nouveau charme ;
Elle renaît plus amoureusement.
Son œil par-tout s'égare, se promène :
Le sein l'arrête, un autre appas l'entraîne ;
Un autre encore ; elle ose parvenir,
Se reposer au centre de l'ivresse,
Et ses beaux yeux, qu'un doux nuage affaisse,
Sont inondés des vapeurs du plaisir.

L'A U R O R E enfin , témoin de ce ravage ,
Revient dorer la cime des forêts.

Voici l'instant où va gronder l'orage :

Le desir croît , à l'aspect des attraits.

Figurez-vous cette amoureuse lutte ,

Et des combats le geste avant-coureur ;

Et ces beautés que la force dispute.

L'instinct agit , il se change en fureur.

Vous eussiez vu les femmes éperdues ,

Sur le gazon mollement étendues ,

Comme des fleurs que de contraires vents

Veulent ravir au souffle du Printemps.

L'écho par-tout ne rend que des murmures ,

Bruit des baisers , accents interrompus :

L'orgueil déjà fait naître les refus ,

Et les transports sont bientôt des injures.

La jalousie ajoute à ces horreurs ;

Le sang ruiselle , il va noyer les fleurs ,

Et l'Amitié , l'Amitié qu'on outrage ,

Voilant son front , se cachant d'un nuage ,

Quitte ces lieux, qu'elle arrose de pleurs.
Sous les bosquets Nymphes épouvantées
Errent, pour fuir ce funeste débat,
Et vont, au fond des grottes écartées,
Cacher le prix pour lequel on combat.
On franchit tout, ronces, buissons, feuillage,
Et les desirs, légers persécuteurs,
Que cette fuite enflamme davantage,
Hâtant leur vol, sont toujours les vainqueurs.
De rocs en rocs, de bocage en bocage,
Ils ont atteint le bois sombre & sacré,
Où, sans prévoir cette jalouse rage,
Au sein d'Irza Marfis est ignoré.
Il voit de loin la troupe frémissante,
Et, saisissant un branchage nouveau,
Forme à la hâte autour de son Amante
De troncs brisés un rempart épineux.
Vers ses rivaux Marfis vole & s'élance,
Il fend les airs : les ailes de l'Amour,
Les yeux d'Irza le servent tour-à-tour :

Que de Beautés l'observent en silence !
Toutes bientôt, admirant sa valeur ,
Forment des vœux pour qu'il soit le vainqueur ,
Et pour qu'Irza pleure son inconstance.
Deux combattans sont déjà terrassés.
Sur elle alors l'œil de Marsis s'arrête :
Chaque regard lui vaut une conquête ;
Deux plus hardis sont encor renversés.
Tel un Lion , quand le chasseur Numide
Ose attaquer ses jeunes lionceaux ,
Les crins dressés, le regard intrépide ,
Vient s'opposer aux mortels javelots.
On tremble au loin : ses ardentes prunelles ,
Teintes de sang , dardent des étincelles ,
Et son courroux fait rugir les échos.

Tout est calmé : des lyres amoureuses
L'accord brillant résonne dans les airs ,
Et les oiseaux à ces tendres concerts
Ont marié leurs voix mélodieuses.

Sur les débris des rameaux dispersés ,
Du haut des Cieux on voit pleuvoir des roses ,
Et , déarmés par ces métamorphoses ,
Nos combattans sont tous entrelacés .
Moins animé , leur regard est plus tendre ,
Ils vont jouir ; & l'Amour va descendre .

L' A M O U R paroît déployant ses grandeurs .
Mille zéphirs groupés sur un nuage
D'or & d'azur vont semant son passage ,
Et balançant un pavillon de fleurs ,
Qui sur sa tête étendent leur ombrage ,
Et dans la nue impriment leurs couleurs .
Du vaste sein des célestes demeures ,
S'élance & fuit son char le plus brillant ,
Qui dans les airs étincelle en roulant ,
D'un vol rapide emporté par les heures .
Il s'applaudit , & , le front plus ferein ,
Tient en jouant un globe dans sa main .
A ses côtés voltigent les caprices ,

Le faux espoir , les parjures soupirs ,
Le fier dépit , les tendres artifices ,
Tous ces tourmens , dont il fait des plaisirs.
Comme il triomphe , en parcourant cette Ile
A son pouvoir si longtemps indocile !
Mais , pour sonder quels sont les vœux secrets ,
Masquant sa joie , en conquérant habile ,
Il dit ces mots à ses nouveaux Sujets.
» Peuple charmant , tu connois ma puissance ;
» Mais si tu hais l'Amour & ses combats ,
» Je puis te rendre à ton indifférence ;
» Parle , & choisis. . . Le Dieu n'acheve pas.
Vive l'Amour , est le cri qui s'élève ,
Cri de l'instinct , le sentiment t'achève.
De l'Amour seul on implore l'appui ;
C'est par ses soins que l'Ile vient de naître ;
On aime mieux , sous les loix d'un tel Maître ,
Vivre un instant , qu'être immortel sans lui.
Fiers de remplir la loi qu'il a prescrite ,
En ce moment , les zéphirs de sa suite ,

Volant autour du Monarque enfantin,
Laiſſent tomber de leur fraîche corbeille
Simples habits & tuniques de lin,
Pour garantir la Beauté qui ſommeille ;
Tiffus nués, où la roſe vermeille
Par ſon éclat trompe l'œil de l'abeille,
Voiles d'azur, & chapeaux de jaſmin.
Parmi ces dons, ces parures légères,
L'Amour encor mêla des pannetières,
Des lyres d'or avec des chalumeaux ;
Des arcs, des traits, les carquois les plus beaux ;
Tout ce qu'il faut pour armer des Bergères.
Le Dieu ſourit, il ordonne, & ſoudain
Sur tous les fronts voit naître la décence :
Chaque Beauté, fuyant ſon œil malin,
Eſt plus timide avec moins d'innocence.
Tous à la fois courent aux vêtemens,
Qu'Amour façonne, & change en ornemens.
Alors le Dieu, plein de rufes nouvelles,
Fait aux Amans ſigne de s'éloigner,

Et resté seul , entouré de leurs Belles ,
Cède au plaisir de les endoctriner.

- » Nymphes , dit-il , en fouriant encore ;
- » Otez à l'œil le temps de s'affoupir ;
- » Ce qu'il devine , il le sçait embellir :
- » Voilez un charme , & mille vont éclore ;
- » La nudité fatigue le desir.
- » Pour l'éveiller , la pudeur m'est utile ;
- » C'est mon secret ; c'est un jeu séduisant ;
- » Qui du bonheur rend l'accès moins facile ;
- » Mais il la faut employer sobrement.
- » Prêtez de grace une oreille attentive.
- » Les Cieux sur vous ont semé les attraits ;
- » Eh ! que font-ils , sans mes autres bienfaits ?
- » Naissantes fleurs , c'est moi qui vous cultive.
- » Tout , dans l'Amour , n'est qu'un raffinement.
- » A vos traits seuls défendez l'imposture ;
- » Et , croyez-moi , réservez prudemment
- » L'art pour vos cœurs , pour vos teints la Nature.

- » Près de trahir un trop crédule Amant,
- » Jurez-lui bien de n'être point parjure :
- » Je ferai là , pour rire du serment.
- » D'un air naïf versez des pleurs perfides :
- » Sachez vous rendre , & sur-tout résister.
- » Intimidez les desirs trop avides ,
- » N'effrayez pas ceux qu'il faut exciter.
- » Feintes langueurs, insidieux sourire ,
- » Transports charmans, quoiqu'ils soient concertés,
- » Rare abandon des secrettes beautés ,
- » Employez tout , pour fonder mon empire.

O N applaudit. Ce code respecté
D'un Peuple heureux composa les archives ;
Et, grace aux soins des Amantes naïves ,
De point en point doit être exécuté.
De ce moment sont nés tous ces mystères,
Tous ces détours du peuple féminin :
Quand les bergers sont trahis des Bergeres ;
C'est de l'Amour un traité clandestin.

Feindre d'aimer & devenir volage ,
Briguer nos vœux , pour s'en moquer après ,
D'un cœur donné faire un triple partage ,
Par nos tourmens illustrer ses attraits ,
Pour la beauté c'est plus qu'un badinage ;
C'est obéir à des ordres secrets ,
Et qui s'en plaint , fait aux Dieux un outrage ;

P A R l'Orateur trop longtemps exilés ,
Tous nos Amans sont enfin rappelés.
L'Amour alors fait élever un trône :
En grande pompe on y place Marfis ,
Qu'il a nommé Roi du Peuple conquis.
Il tient le sceptre , Irza tient la couronne.
Le beau Pasteur , dans ce riant séjour ,
Voit à ses pieds ses Sujettes nouvelles.
On prévoit bien ce qu'il fit de ses ailes :
Aimer Irza , c'est les rendre à l'Amour.

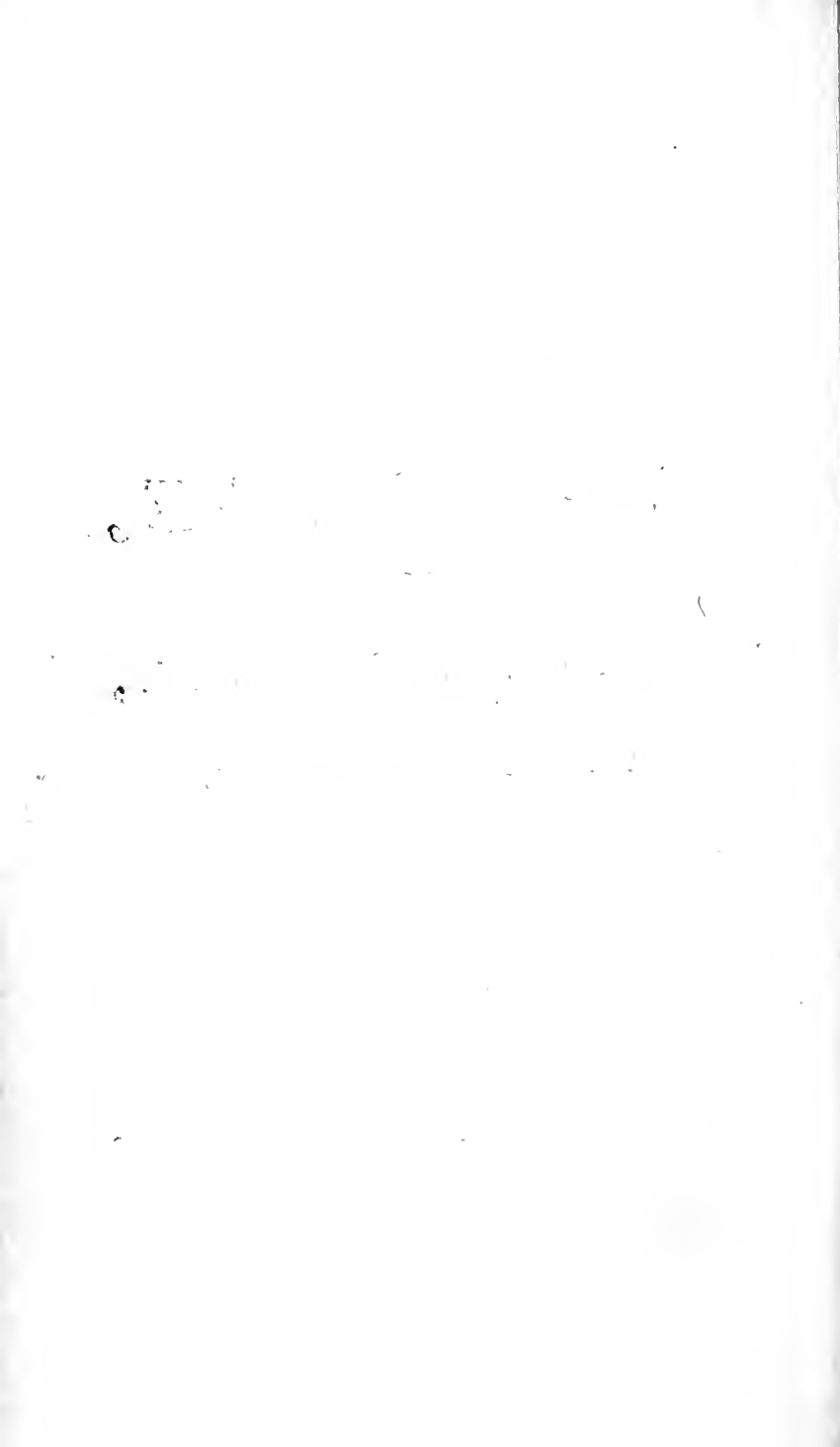


ALPHONSE,

OU

L'ALCIDE ESPAGNOL,

CONTE TRÈS-MORAL.



INVOCATION

A LA FONTAINE.

Du fond des immortels bocages,
O la Fontaine, inspire-moi ;
C'est en badinant comme toi
Que l'on se place au rang des Sages.
Dans tes vers tout prend une voix,
Aigle, corbeau, renard, panthère ;
Et l'on diroit à la manière
Dont tu peins leurs mœurs & leurs loix,
Que les animaux une fois
T'ont parlé, pour toujours se taire.
Oui, la Nature à ton bureau
Te confioit tout à l'oreille ;
Le Peintre est sûr de son tableau ;
Quand c'est elle qui le conseille.
L'Amour qui te doit ses succès,
Et plus d'une heureuse nuitée,
L'Amour respire en tes portraits,
Et tu rimas sous sa dictée
Les plus jolis tours qu'il ait faits.

Quelquefois ta verve s'allume,
 Et déconcerte la pudeur ;
 Mais la licence de ta plume
 Prouve elle-même ta candeur.
 Que je regrette ton génie ,
 Ton abandon, ta bonhomie ,
 Ton style , image de ton cœur !
 Notre siècle métaphysique
 Est barbare à force d'esprit ;
 Chaque Muse mélancolique
 Se complait dans ce qu'elle écrit.
 Fais que j'échappe à l'influence ;
 J'ai comme toi bien du loisir
 Avec beaucoup d'insouciance ;
 Comme toi j'aime le plaisir ,
 Et là finit la ressemblance.
 Prête-moi tes moindres pinceaux ;
 Que de loin je suive tes traces ;
 Je n'aspire point à tes graces ,
 Trop heureux d'avoir tes défauts !
 Peindre mes goûts , mes rêveries ,
 Ou dans quelques vers négligés
 De nos femmes sans préjugés
 Anoner les tendres folies ;
 Voilà tout l'honneur que je veux.
 Je ne brigue point les suffrages ;
 Que le temps me laisse les jeux ,
 Et qu'il emporte mes ouvrages.

A L'IPHIGÉNIE,

C O N T E.

LE Roi Henri (de Castille s'entend)
 Eut autrefois une Cour jeune & leste.
 Il étoit beau, magnifique & galant :
 Tout ce qui rend un Prince séduisant
 En apparence , il l'avoit , & de reste ;
 Il étoit fort , sur-tout en madrigaux ,
 Dans son babil il exhaloit son ame ,
 Et possédoit tous ces menus propos
 Qui font tourner la tête d'une femme ;
 Et que les Rois rendent toujours nouveaux ;
 Aussi d'attraits un brillant assemblage
 Fit du Palais un séjour enchanté ;
 Le vice aimable y tentoit la plus sage ,
 Et par l'exemple on étoit emporté.
 L'Amour fait loi , la foiblesse est d'usage.
 A des tournois on consacroit les jours ,
 Et dans la nuit , favorable aux caresses ;

On recevoit de ses jeunes maîtresses
Le myrthe heureux tressé par les Amours.
Qui l'auroit cru ? Dans ces luttes charmantes,
Le seul Henri languissant, abbatu ,
Indécemment outrageoit ses Amantes,
Et leur faisoit regretter leur vertu.
De tels éclats choquoient leur modestie :
Déjà plusieurs en murmuroient tout bas ,
Mais par orgueil remettant la partie ,
Contre un tel sort armoient tous leurs appas.
Rien. On mettoit outrages sur outrages ,
Ces Dames-là ne s'entêterent pas ,
Et rirent bien d'avoir été si sages ,
Si l'on peut rire en un semblable cas.
Je plains Henri ; les mines du Potoze
Ne valent pas un desir satisfait ,
Le trône est bon , mais il faut autre chose ,
Il faut jouir , pour regner en effet.
Etre adoré d'une Amante bien tendre ,
Lui prodiguer , interceptant sa voix ,

Mille baisers , qu'elle est prête à vous rendre ;
A mon avis voilà les premiers droits ,
Et dans ce jeu s'ils ont plus à prétendre .
Les Laboureurs sont bien vengés des Rois.....
Allons au fait : la nullité du Maître
N'a point passé jusques aux Courtifans ;
Ils ne sont point jusques-là complaisants.
Alphonse ici le prouvera peut-être ,
Mais prouve trop qui prouve à ses dépens.
Il eut , dit-on , sans compter la figure ,
La taille haute & le jarret rendu ,
Un sourcil noir , d'un très-flateur augure ,
Le plus grand œil , que la Castille ait vu ;
C'étoit enfin Alcide en mignature ,
Et de sa force il n'avoit rien perdu ;
Si bien qu'il fut très-estimé des femmes ;
Au prime abord toutes l'avoient jugé
Essentiel , fait exprès pour les Dames ,
Et pour l'avoir on s'étoit arrangé :
Il prospéroit ; c'étoit peu d'être utile ,

Et de verser de solides bienfaits ,
Il débitoit d'un ton noble & facile ,
Ces riens charmants qui font tous nos succès ,
Et déployoit , grace à cet art futile ,
Même à Burgos tout l'esprit d'un Français.
Un seul objet à la loi de conquête
S'étoit soustrait malgré tous ces exploits :
Alphonse avoit & le cœur & la tête ,
Le reste , non. Les sens pour cette fois
Quoiqu'Amour dit , n'étoient point de la fête.
Cette Beauté se nommoit Sandoval ;
De beaux yeux bleus , avec un teint d'albâtre ,
Cette langueur qui vaut bien l'air folâtre ,
Je ne sçais quoi qu'on définiroit mal ,
Rendoit déjà notre Alphonse idolâtre ,
Et lui donnoit tout Burgos pour rival.
Mais soit orgueil , pudeur , caprice , adresse ,
(Belles toujours ont d'arrière-desseins ,
Et leur vertu ressemble à la faiblesse)
Sandoval lutte , & sous des yeux fereins

Elle s'applique à cacher sa tendresse.
Ce Conquérant , peu fait à s'arrêter ,
Alphonse en vain prioit , demandoit grace ,
A ses pleurs même on osoit résister.
Déchu des droits qu'il dut à son audace ,
Desirant tout , il n'osoit rien tenter ,
Et languissoit autour de cette place ,
Que vingt assauts ne purent emporter.
Les soins jaloux de ses autres maîtresses ,
En le flattant , ne le ramenoient pas ;
D'adroits refus valoient bien leurs caresses ;
Alphonse au juste estimoit leurs appas.
Un cœur trop vuide enfin se détermine ;
Lasses d'attendre , on les prit par famine.
Le désespoir les mit en d'autres bras ,
Et de douleur osant tout se permettre ,
Elles pleuroient , & se plaignoient tout bas ,
Qu'Alphonse ainsi voulût les compromettre.
Il est trahi , mais est-il remplacé ?
Leurs sens distraits laissent leur cœur glacé ;

Et ces Beautés que l'ennui rend perfides,
Comme des fleurs, sur leurs tiges arides,
Redemandoient leur Soleil éclipsé.
Oublions-les, pour voir ce qui s'apprête
Dans cette Cour. La femme de Henri,
Blanche de nom, fut, dit-on, trop honnête;
Car elle étoit fidelle à son mari.
Fidelle à quoi? Blanche perdoit la tête:
Qui l'empêchoit d'avoir un Favori?
Aussi fut-elle ennuieuse & stérile:
Pareille épouse est un meuble inutile.
Scandalisé de sa stérilité,
Nicolas Pape, alors sollicité
Contre elle osa lancer ses anathêmes;
Brisa ses nœuds: les Papes de tout temps
Ont exigé que l'on fit des enfants,
Dans un besoin, ils en ont fait eux-mêmes;
Pour propager le nombre des croyants.
La pauvre Blanche, ainsi répudiée,
Se retournant vers son beau lit royal,

» D'un air confus disoit, quel coup fatal!
» A qui, grands Dieux ! m'avez-vous mariée !
» Si jeune encor, un tel sort m'est-il dû !
» Vous le savez, & ma cause est la vôtre ;
» Dieux protecteurs, j'aurois fait comme une autre
» Quelques enfants, si Henri l'avoit pu. . . .
» Et Nicolas sous sa foudre terrible
» Courbant mon front, hélas ! peu respecté ;
» Fait cet outrage à ma fécondité
» Qu'en dise encor qu'un Pape est infallible.
C'est sur ce ton qu'elle quitte Burgos.
Pour remplacer cette Reine dolente ,
De Portugal on a choisi l'Infante.
Interrompu dans ses galants travaux ,
Alphonse alors, qui perdoit l'espérance ,
Ne demandoit qu'un prétexte à l'absence ;
Et soupiroit après des cœurs nouveaux.
Toute la Cour attendoit Henriette ;
Il est nommé pour l'aller recevoir.
Cet ordre est prompt , mais son dépit l'accepte ,

Et par raison , il s'en fait un devoir :
Pour Sandoval , elle est moins patiente ;
Ce départ brusque & qu'il semble hâter ,
Cette froideur , cette joie indécente ,
Qu'il laisse voir , tout prêt de la quitter ;
L'âge d'Alphonse , & celui de l'Infante ,
Tout l'inquiète , & tout vient l'attrister.
Sentant alors l'abus de la sagesse ,
Elle commence à blâmer ses lenteurs ,
Et voit fort bien qu'elle a manqué d'adresse ,
Qu'il faut sçavoir mettre un terme aux rigueurs ,
Qu'Amour au moins veut cueillir quelques fleurs ,
En attendant qu'on livre à son ivresse
Tout le butin des dernières faveurs.
» Il part , dit-elle , & cet instant m'éclaire :
» Il m'oublira : s'il étoit moins pressé ,
» On pourroit voir ce qu'on auroit à faire ;
» Mon tendre cœur est bien embarrassé ,
» Et sa vertu ne le console guere ,
» Il eût mieux fait de s'en être passé.

Le jour est fixe : Alphonse & son cortége
Prennent congé d'un air libre & joyeux,
Et Sandoval se reproche un manège
Qui lui ravit ce qu'elle aime le mieux ;
En y tombant, elle apperçoit le piège ,
Femme qu'on quitte a toujours de bons yeux.
L'Infante attend , abrégeons le voyage.
Mes chers amis, vous voilà transportés
Dans son Palais arrosé par le Tage ,
Tout à notre aise admirons ses beautés !
A peine encore elle a vu seize étés.
On conviendra que c'est là le bel âge ;
Et qu'il sied bien , même à des Majestés.
Qu'amour alors fait un joli ravage !
Près de l'Infante Alphonse est introduit,
Et ce qu'il voit passe la renommée.
Son œil se trouble & son ame enflammée
Vient d'oublier quel sujet l'a conduit ;
Il veut parler , il demeure interdit ,
Il perd la voix , mais l'Infante charmée ,

Quoiqu'il se taise, entend tout ce qu'il dit.
Imaginez le plus mince corsage
Qu'Amour jamais arrondît de ses mains,
Lèvres de rose, invitant aux larcins,
Un pied charmant, cet indiscret présage
De cent trésors, un peu plus clandestins ;
Un sein qui naît, parant tout ce qu'il touche ;
Et que l'œil baise au défaut de la bouche.
Cheveux d'ébene, en longs replis flottants,
De grands yeux noirs, où l'esprit étincèle,
Faits pour changer des Sujets en Amants,
Le feu d'Hébé, la fraîcheur du printemps,
Mille autres riens qu'un seul geste révèle,
Un composé des attraits les plus doux,
Et cet accord qui les embellit tous,
Telle est l'Infante. A ce rare assemblage,
Elle joignoit le gout vif des plaisirs,
Ouvroit son cœur aux chatouilleux desirs,
Et promit bien de n'être pas sauvage :
Même on disoit qu'un jeune & tendre Amant,

'Avoit déjà profité du ferment.

Henri , Henri , comme la Providence

Place fans choix , les biens qu'elle dispense !

Que feras-tu d'un auffi beau présent ?

De fon côté , l'ingénieufe Infante ,

En Reine habile , en femme prévoyante

Choifit Alphonfe en dédommagement.

Car , entre nous , cette voix indiscrette

Des bruits fecrets éclatante interprête ,

Multipliée en mille & mille échos ,

Qui va des Rois divulgant les travaux ,

Et leur pouvoir , & leur magnificence ,

Avec grand foin trahit leur impuiffance.

Elle en avoit murmuré quelques mots ,

Qui d'Henriette allarmoient la décence ,

Si bien qu'Henri n'étoit point fon héros :

Mais l'Envoyé femble fait pour lui plaire ;

Elle a jugé que le beau Caftillan

Devoit donner dans un excès contraire ,

Et ce travers entroit mieux dans fon plan ,

Que ce défaut dont on ne sçait que faire ;
Et qui pour rien fait traîner le roman.
Elle a déjà dans l'oreille d'Alphonse ,
Adroitement glissé de ces discours ,
Qu'il n'entend pas pour écouter toujours ;
Son embarras lui tient lieu de réponse.
Sur tant d'appas ses regards sont fixés ;
Il en découvre , il en découvre encore :
De la Beauté qu'en silence il adore ,
Les traits sont tous l'un par l'autre éclipsés.
Il les parcourt avec l'œil du délire ,
Aucun n'échappe à son ravissement ,
Il croit tout voir, & pense au même instant ;
N'avoir rien vû quand il la voit sourire.

Tout se dispose, & tout est ordonné.
La belle Reine à s'éloigner s'apprête ,
De cent rubis son front est couronné ;
Burgos l'appelle , & Lisbonne l'arrête :
Burgos l'emporte ; on part. Tout le Palais

En ce moment retentit de regrets ,
Et de ces cris ; vive , vive l'Infante !
Les yeux en pleurs , de jeunes Portugais
Sement de fleurs sa marche triomphante ;
Voudroient la suivre & toujours l'adorer ,
Et l'on diroit à les voir soupirer
Que chacun d'eux perd en elle une Amante.

DANS son amour Alphonse anéanti
N'entend plus rien , ne voit rien qu'Henriette ;
De ses secrets son trouble est l'interprète ,
Le cœur de l'une est par l'autre averti ;
Mais dans leur char les duegnes cruelles
Fléaux des ris , casuistes féminelles
Veillent sur eux : leur œil assujetti
Se darde envain une furtive œillade ;
Devant témoins l'Amour est bien malade ;
Le trait revient comme il étoit parti.
Alphonse ardent sèche d'impatience ,
L'Infante rit & s'applaudit tout bas :

Par étiquette affecte l'innocence,
Et cet art même est encore un appas.

BURGOS se montre, & des clameurs de joie
De toutes parts s'élèvent dans les airs ;
D'un or tissé les chemins sont couverts,
Du Castillan le luxe se déploie.
La Reine enfin approche des remparts ;
Le front brillant d'une gaîté nouvelle,
Elle se livre aux avides regards.
De mille apprêts la pompe solennelle ;
Les diamans, avec les fleurs épars,
Tout dispaçoit : on ne contemple qu'elle.
Le Peuple en chœur promet d'être fidelle,
L'Amour inspire & reçoit le serment ;
Le Roi s'avance avec frémissement,
Et rougit seul de la trouver si belle.
Mais qui peindra les femmes de sa Cour ?
Leur froid dépit, leurs secrettes allarmes,
Qui d'Henriette attestent mieux les charmes

Que la louange & les chants d'alentour :
Trop de beautés , des graces trop parfaites :
Cet art de plaire & de tout enchaîner
Sont de grands torts , que de jeunes Sujettes ;
Même à leur Reine , ont peine à pardonner :
Pour Sandoval , quel jour ! quel jour horrible !
Elle étoit là dévorant son orgueil ,
Et son Amant pour une autre sensible ,
Lui refusoit la faveur d'un coup d'œil.
» O fort , dit-elle ! ô sagesse fatale !
» Je le voyois à mes pieds abatu ,
» Il m'adoroit & ma sotte vertu
» Le laisse aller pour chercher ma rivale !

Le soir se passe en spectacles pompeux :
De toutes parts le salpêtre s'allume ,
D'Astres nouveaux il enrichit les Cieux ;
Fait serpenter , ou fait jaillir des feux ,
S'élève en tige , ou retombe en écume :
Par un banquet on remplace ces jeux.

Sous un dais d'or la jeune Souveraine
Verse à Henri le nectar le plus vieux.
Hélas ! hélas ! la prévoiance est vaine.
Mille rubis devant elle apportés
Dans des bassins d'albâtre & de porphyre
Sont de sa main aux Dames présentés :
Elle orne tout d'un gracieux sourire.
Le Roi jouit ; voilà son beau moment ;
Et par l'éclat de sa galanterie ,
Je le soupçonne , il veut apparemment
Faire excuser son autre œconomie.
Le bal survient : chacun s'est déguisé ;
On se lutine , on s'égare , on fredonne ,
La foule roule , au flot on s'abandonne ,
On s'estropie & l'on s'est amusé.

ENFIN voici l'heure de la retraite ;
Temps du mystère , à l'Amour destiné ,
Et que l'Amant , dans son ame inquiète
Compte longtemps avant qu'elle ait sonné.

Henri

Henri la craint. On reconduit la Reine ;
Chacun alors se regarde en riant ,
Et parle bas : ta disgrâce est prochaine ,
Pauvre Henri , la victime t'attend ,
Et s'embellit pour augmenter ta peine.
On prend congé toujours en ricanant ;
Le Roi bientôt prétexte une migraine ,
S'échappe & fuit dans son appartement.

SUR une couche , à grands frais préparée ;
De franges d'or richement décorées ,
L'Infante jette un regard douloureux ,
Et des humains se croyant séparée ,
D'un air distrait semble chercher les jeux ;
Dont à Lisbonne elle fut entourée.
Plaisir , bonheur , tout échappe à ses yeux.
Que font l'éclat , le faste & la dorure ,
Ces pavillons , ces rideaux somptueux ?
Du lit d'Hymen l'Amour est la parure ;
Et tout son luxe est d'unir deux heureux.

Mouillant de pleurs sa couche solitaire ;
» Eh ! quoi , dit-elle , en ces superbes lieux ,
» Je perds l'espoir & d'aimer & de plaire !
» Il me faudra renoncer à mes vœux ,
» Et coucher seule , au moment que les Cieux
» Plus indulgents m'ordonnent le contraire !
» Si cela dure , & mon cœur me le dit ,
» Le Pape va me déclarer stérile.
» En vérité j'en mourrois de dépit ;
» Je sçais fort bien que je puis être utile ,
» Et ne veux point mettre un Pape en crédit.
» Mais à Burgos aussi que viens-je faire ?
» Je savois tout. . . Aveugle ambition !
» Alphonse , Alphonse étoit mieux mon affaire.
» Qu'en ce moment , Amour , je sois bergère ;
» Qu'il soit berger , & ce lit un gazon !

LORSQU'EN ces mots la plaintive Henriette
Se désoloit ; Alphonse aussi troublé ,
S'entretenoit de sa flamme secrète ,

Dont ses yeux seuls encore avoient parlé.

Qui pourra-t-il choisir pour interprète ?

Pour le servir , comment tromper Henri ?

Un Roi n'est pas comme un autre mari.

Alphonse voit l'Infante & tous ses charmes ,

Qui malgré lui vont être abandonnés ,

D'aridité dépérir dans les larmes ,

Et qu'Amour fit pour être moissonnés.

» Dieux tout-puissants, dit-il avec tendresse ;

» Quoi , nul Amant , quoi ? nul baiser humain

» Ne rougira les lis de son beau sein ,

» N'entr'ouvrira sa bouche enchanteresse !

» Nul plus hardi n'égarera sa main ,

» Et ne pourra mourir de son ivresse !

» Non ; non , je jure . . . Il va pour suivre ; Henri

Déjà sur pied , mande son Favori.

Tous deux étoient confidents dès l'enfance.

Parmi des cœurs trop prompts à se fermer ,

Ne pouvant mieux placer sa confiance ,

Le Roi l'aimoit , comme un Roi peut aimer.

Alphonse vole avec impatience ;

Henri l'accueille , & sans plus de détours ,

Lui tient, dit-on , à-peu-près ce discours.

» Je regne , Alphonse , & l'Univers m'admire :

» J'ai beaucoup d'or & d'hommes sous mes loix ;

» Je fais la guerre & la paix à mon choix ,

» Je puis servir , je puis encor mieux nuire ,

» Créer des loix , nommer des Généraux ,

» Tout ravager , & punir qui me blâme ,

» Maître absolu , je puis tout en deux mots ,

» Et ne puis faire un enfant à ma femme.

» L'État pourtant demande un héritier ;

» Tel est le vœu , telle est la voix publique ,

» Je dois l'entendre & me sacrifier ,

» Un impuissant. . . peut-être politique.

» D'ailleurs je veux , & même dès ce jour ,

» Déconcerter le sourire ironique ,

» Et l'œil malin des femmes de ma Cour.

» Dans ce projet il faut qu'on me seconde ;

» C'est sur toi seul que j'ai jetté les yeux ,

- » Sur tes talents tout mon espoir se fonde ;
- » Songe à remplir le plus doux de mes vœux.
- » Il faut ce soir coucher avec la Reine ...
- » Oui , fers l'État , donne un fils à ton Roi ,
- » Deux , si tu veux ... sur-tout point de migraine ;
- » Prouve ton zele , & fais comme pour toi.
- » La Reine est bien ; la chose est proposable ;
- » Mais , cher ami , sois muet dans ses bras ;
- » Un mot , un seul te rendroit trop coupable ,
- » Je te sçaurai sauver tout embarras ;
- » De toi dépend le sort de la Castille ,
- » Le mien , le tien , l'espoir de ma famille ;
- » On me contemple , & je me vois perdu ,
- » Deshonoré , si je ne suis cocu ,
- » Je t'ai choisi pour ce rare service ,
- » Nul autre ici ne me l'eût mieux rendu ;
- » Je te connois , & je te fais justice.
- » De Vice-Roi tu rempliras l'office ,
- » Et je t'accorde un titre qui t'est dû.

D' A B O R D Alphonse , étonné , confondu
Ne répond rien , croit que Henri s'amuse ,
Ou bien qu'un songe en ce moment l'abuse .
» Ah ! dit le Roi , tu m'as trop entendu ,
» Ferme , obéis , ce n'est point une ruse ,
» Tu vois mon cœur , mon secret t'est connu ,
» C'est me trahir que chercher une excuse .
Il presse ; il prie , il devient éloquent ;
Alphonse est jeune , & de plus est Amant ,
Vain & crédule , il se laisse séduire ;
L'objet qu'il aime est porté dans ses bras ;
Sans nul obstacle il obtient tant d'appas ,
Il ne voit plus dans quel piège on l'attire .
De son bonheur le jeune homme enchanté
Se livre entier à son brulant délire ;
Voit Henriette & cède à la beauté .
Il promet tout , sans que rien le retienne ,
Alors Henri lui permet de sortir ,
Et de ce pas , Sa Majesté Chrétienne
Court s'intriguer pour qu'il ait du plaisir .

Comment le Roi s'y prit dans cette affaire ,
Par quels moyens le complot fut conduit ,
Je n'en sçais rien , mais je sçais qu'il est nuit ,
Qu'avec adresse & le plus grand mystère
Par le Roi même Alphonse est introduit
Près d'Henriette , & placé dans son lit.

LA jeune Reine en cette circonstance ,
Veut voir venir , se croit toujours trop près ,
Tremble , recule , & ne sçait quelle avance.
Elle doit faire à qui n'en fit jamais.
Un choc léger du combat la dispense.
Plus enflammé notre heureux Vice-Roi
Prend du terrain , se hazarde en silence ,
La main , la bouche ont bientôt leur emploi ;
Toujours craintive Henriette balance ;
Mais le plaisir enhardit l'innocence ;
Se défend-t-on , quand on n'est plus à soi ?
Alphonse a sçu rompre enfin les barrières ;
Il met en jeu les doux préliminaires

Ces riens actifs, ces préludes sçavants,
Qui des époux distinguent les Amants,
Disposent l'ame aux amoureux mystères,
Et par degrés avertissent les sens.
O volupté, ces jeux sont ton ouvrage,
L'instinct emporte, il faut plus pour le Sage ;
Puisqu'il est vrai que le bonheur nous fuit,
Appliquons-nous par un fréquent usage
A graduer l'instant qui le détruit....
C'est ce que fait Alphonse à la Princesse ;
Il la prépare aux grands événements ;
La nuit s'écoule, il saisit les moments
Et veut enfin expliquer sa tendresse.
Heureux vainqueur, rien ne peut l'arrêter ;
Il est au Trône où Henri dut monter.
L'Amour est là qui tresse une couronne,
A chaque prix qu'on vient de remporter ;
Dans ses calculs il se brouille, il s'étonne ;
Compte un trophée ... un autre est à compter.
Le nombre croît & les desirs augmentent,

La Reine dit , s'interrompant cent fois ,
» Vous impuissant ! ah ! Prince comme ils mentent ;
» Ah !..... d'un baiser on lui coupe la voix.
L'Amour triomphe & rit de la réponse ,
A la réplique Hercule est toujours prêt ;
On l'a forcé de se taire , il se tait :
Mais c'est parler que d'agir comme Alphonse.
La Reine ici succombe à son ardeur ,
Et s'abandonne à son persécuteur ,
Au Dieu charmant , sous qui sa force expire ,
Son sein palpite , une tendre langueur
Charge ses yeux où se peint le délire ,
Sa bouche humide ébauche un doux sourire ,
Tout ce désordre atteste son bonheur ,
Et le sommeil nonchalamment l'attire ,
Laisant toujours le desir dans son cœur.
Alphonse veille , il veille & brule encore.
De tous ses sens le tact seul fut heureux ,
Mais aux rayons de la naissante aurore
Il veut jouir , s'enivrer par les yeux ,

Et parcourir les charmes qu'il adore.
Il songe à tout & n'en aime que mieux.
Ciel, quel tableau ! son Amante appuyée
Sur un bras nu , mollement arrondi !
Grace au sommeil , une main fourvoyée ;
Hazard heureux , par l'amour applaudi.
Alphonse à tout prodigue une caresse ,
Par un baiser colore chaque attrait ;
Jeunes Amants , jugez de son ivresse ,
Tout ce qu'il voit est un larcin qu'il fait.
Mais dans l'alcove , asyle du mystère ,
Le jour pénètre : Alphonse tremble , il fuit ;
Et , détestant sa fuite involontaire ,
Trouve un beau jour bien moins beau que sa nuit.
L'Astre brillant au haut de sa carrière
Par son éclat chasse enfin le sommeil.
Dieux ! qu'Henriette est belle à son réveil !
Son œil lassé n'ose voir la lumière.
Dans elle encor tout peint l'enchantement ;
Son premier soin est la reconnoissance ,

Et ses beaux bras , ouverts négligemment ,
Sont étendus vers ceux de son Amant ,
Pour le payer des bienfaits qu'il dispense.
Elle gémit de chercher vainement
Et sent déjà les rigueurs de l'absence.
Du lit d'Hymen elle ne peut sortir
Se leve , tombe ; un jour trop fort la blesse :
Nous sçavons tous d'où vient cette foiblesse ;
Cette fatigue est encore un plaisir.

» EDVIGE arrive ; Edvige , son amie ;
» Toujours admise aux secrets de son cœur.
» Viens , lui dit-elle , à toi je me confie ;
» Lis dans mes yeux , y vois-tu mon bonheur ?
» Y vois-tu bien que l'on m'avoit trompée ? ...
» Henri , ma chere , est le plus grand des Rois ?
» De ses talents je suis encor frappée ;
» Je m'applaudis de vivre sous ses loix ,
» Et sa vertu ne m'est point échappée.
» Le jour il plaît , il enchante la nuit.

- » Depuis hier, que ne m'a-t-il point dit ?
» Il persuade, il soutient mon courage,
» Et contre Alphonse aguerrit ma pudeur :
» A mon époux je me dois sans partage ;
» Il le mérite, il est rempli d'ardeur.
» J'ai réfléchi ; les passions, Edvige,
» N'ont qu'un instant d'ivresse & de prestige
» Qui disparoît, & que le trouble suit ;
» Le présent vole & l'avenir afflige,
» Le devoir seul plaît à ceux qu'il conduit.
» Henri, crois-moi, m'allegera sa chaîne,
» Dans tous les temps la couvrira de fleurs ;
» J'ose en répondre & d'ailleurs une Reine
» A ses Sujets doit l'exemple des mœurs.
De l'éloquente & sensible Henriette.
Un autre soin interrompt les discours.
Cent Courtisans assiégent sa toilette ;
Elle maudit en secret l'étiquette,
Mais, se pliant à l'usage des Cours,
Elle se masque & paroît satisfaite.

C'étoit à qui vanteroit ses beautés ,
Ses longs cheveux , sa grace , sa noblesse ,
Elle est l'aurore & Flore la jeunesse ,
Vieux sobriquets de tout temps répétés.
De ses yeux seuls qu'un nuage environne ;
On ne dit rien , vous devinez pourquoi :
Mais à l'oreille on se parle , on s'étonne
Qu'ils soient battus de la façon du Roi.
Le pâle Alphonse a bien l'air du coupable !
Plus à l'écart il paroît absorbé ,
Son bonheur même est un poids qui l'accable ;
Il feroit pur , s'il ne l'eût dérobé.
Approche-t-il , à peine on l'envisage ;
Il avoit tout la veille , on le sçait bien ;
Et maintenant on ne lui trouve rien ,
Qu'un air novice , indécent pour son âge ,
De l'embarras & le plus sot maintien.
Ce changement d'une nuit est l'ouvrage ,
Et quelle nuit ! » c'étoit-là mon vainqueur !
» Quel choix affreux ! dit la Reine en soi-même !

» Est-ce bien lui que j'aimois & qui m'aime !

» Et d'où sort-il ? Il est à faire horreur.

LE ROI paroît brillant comme la rose ,

Il a l'œil net , & le teint reposé ;

Alphonse rit , en songeant à la cause ;

Du bon Henri le secret est aisé.

A son aspect Henriette s'anime ,

Veut l'admirer & l'admirer encor ,

Vole vers lui , trouve son teint sublime ;

Et dit à part , » cet homme est un trésor ;

On se retire , & chacun se tourmente

Pour expliquer un tel enivrement ,

Les merveilleux disoient en s'en allant ,

» Si de Henri notre Reine est contente ,

» Elle est humaine & n'est point exigeante ;

» A peu de frais on fera son Amant.

FIGUREZ-VOUS le désespoir d'Alphonse ;

A quel excès son orgueil est blessé !

Dans Henriette il trouve un cœur de bronze,
Ce qu'il enflamme est pour lui seul glacé :
Il a tout fait, il n'est rien qu'il recueille,
C'est lui qui plaît, c'est Henri qu'on accueille,
Et par Alphonse, Alphonse est éclipsé.
Il est l'abeille, & le frélon moissonne.
Martir le jour du bonheur de la nuit,
Plus il le fonde, & plus il le détruit ;
En l'adorant, la Reine l'abandonne,
De ses exploits lui fait perdre le fruit
Et le punit du plaisir qu'il lui donne,
Que fera-t-il ? De desirs consumé
Lui faudra-t-il, renfermant son ivresse ;
Simplifier & borner sa tendresse,
Etre odieux, pour être encore aimé ?

V I N G T autres nuits complètent sa disgrâce ;
» Quoi, je m'épuise, en l'honneur d'un mari,
» S'écrioit-il, chaque exploit que j'entasse,
» Place une fleur sur le teint de Henri !

De sa colere à peine est-il le maître :
Il lutte encor, mais c'est en menaçant.
La nuit suivante il se fait reconnoître ;
Ote à l'époux les mirthes de l'Amant ,
Jouit enfin des transports qu'il fit naître.
De cette audace Henriette frémit ,
Veut appeller , prétend qu'on la trahit ,
Que d'un Roi lâche il se rend le complice ,
Et qu'il devroit , devant elle interdit ,
Rougir d'un bien surpris par artifice.
Alphonse insiste , il a toujours raison :
La dignité n'est point une défense
Contre le ton de sa vive éloquence.
De crime en crime , il obtient son pardon :

Le lendemain , (ce bruit semble une feinte)
Grace à l'Amour , à ses fertiles soins ,
On dit en Cour que la Reine est enceinte :
Il est très-sûr qu'on le feroit à moins.

Je vois d'ici le triomphe & la joie

De notre Amant trop prompt à s'engager :
Tout son bonheur dans ses yeux se déploie ,
Et son orgueil lui masque son danger.
D'un pied superbe il effleure la terre ,
Ce globe vil n'est pas digne de lui ,
Il est aimable , heureux & téméraire ,
C'est pour lui seul que le Soleil a lui.

DANS ce moment d'ivresse & d'insolence ;
Sans nul objet il court chez Sandoval ,
Qui de son art pleuroit l'insuffisance ,
Et s'accusoit , sans lui vouloir de mal ,
Du vuide affreux qui fuit la résistance.
Le Fat sans doute a conçu l'espérance
Qu'elle pourra deviner son secret ,
Et qu'il sçaura par un adroit silence
Lui dire tout , sans paroître indiscret.

DANS son boudoir il la trouve étendue
Sur un sofa qu'il a trop respecté ;

En le voyant elle paroît émue,
Peint le désordre, & peint la volupté.
Quelques rubans dénoués avec grace,
Font que son sein s'échappe en liberté;
Son attitude encourage à l'audace,
Et sa langueur ajoute à sa beauté.
Elle a le soin d'ordonner à sa bouche;
Certain sourire expressif, enchanteur,
Aveu muet, qui pénètre, qui touche,
Et parle aux sens pour mieux parler au cœur.
Alphonse entend : il croit dans l'occurrence
Qu'il est décent d'annoncer des desirs :
Il se décide, hazarde quelque instance ;
On lui répond par de foibles soupirs ;
Il va plus loin, il entre dans l'affaire.
O honte ! ô crime ! ô Burgos, qui l'eût dit ?
Au seuil du Temple il demeure interdit...
Et ne sçait plus que penser ni que faire.
On patiente, on se résigne, on rit ;
Rien ne lui fait, son opprobre est écrit.

Chaque transport dégénère en outrage ;
Trois fois en vain il veut surgir au port ,
On a compté son troisième naufrage ;
Et poliment il convient qu'il a tort.
Ce n'étoit pas le moment d'être sage :
Que voulez-vous ? desirs , vigueur , santé ,
La jeune Reine avoit tout emporté.

I L disparoît : cette Amante si tendre ,
Voit par malheur un peu trop clairement
Que l'on perd tout , quand on veut trop attendre ,
Qu'il ne faut pas différer à se rendre ,
Pour peu qu'on craigne un tel événement ,
Et qu'en Amour le plus sûr est de prendre ,
Dût-on après filer le sentiment.

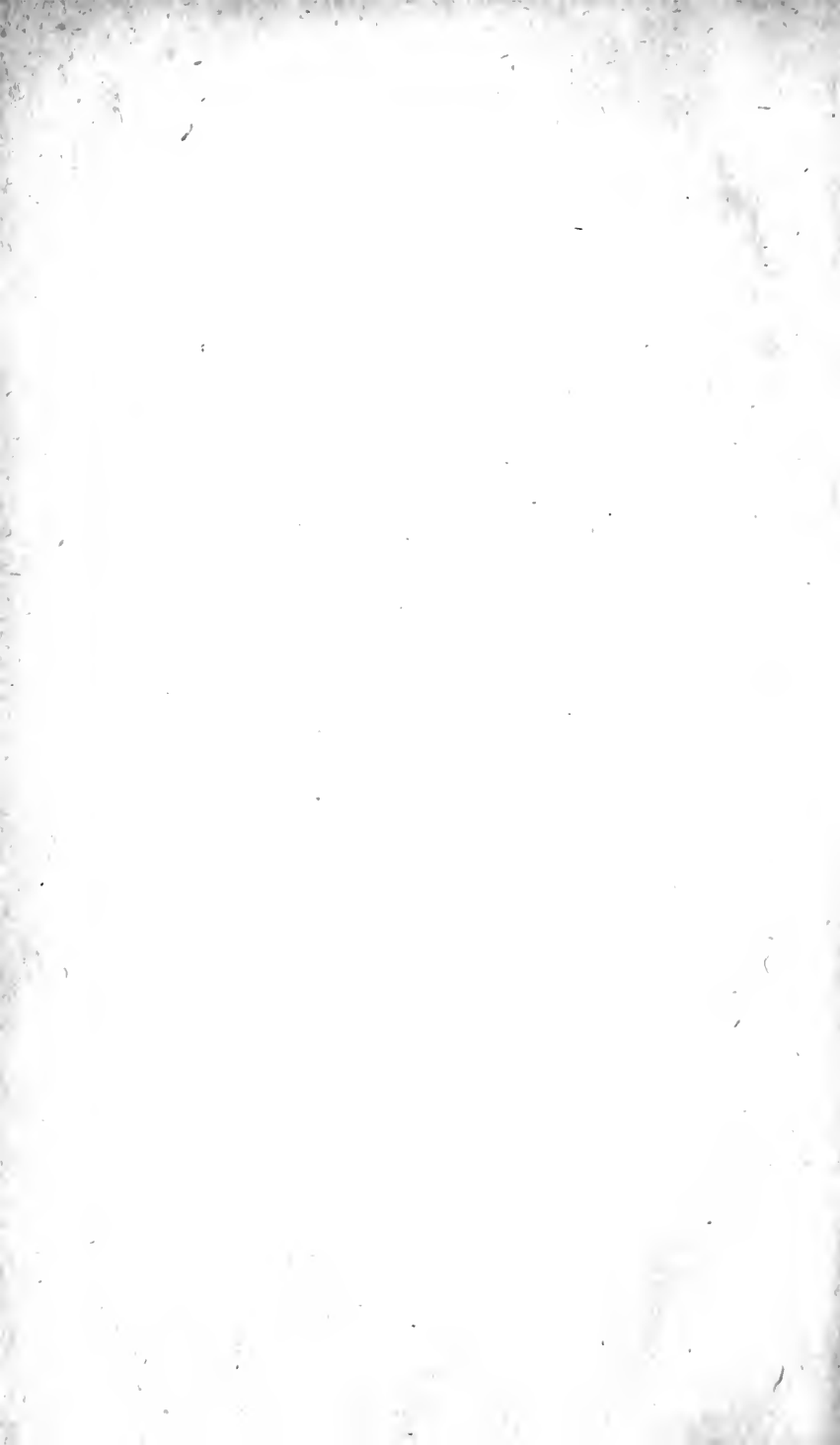
B I E N T Ô T Alphonse expiera cette offense.
Henri craint fort , aux dédains , à l'ennui ,
Que laisse voir Henriette avec lui ,
Que de sa fraude elle n'ait connoissance.

» Oui c'en est fait , le traître aura parlé ;
» Dit le Monarque , & tout est révélé.
Plein de l'insulte , il songe à la vengeance.
De faux écrits on nomme Alphonse auteur ,
Le Roi qui veut en passer son humeur ,
Et s'épargner les frais d'une clémence ,
Lâche après lui le grand Inquisiteur.
Dans les cachots en secret on l'entraîne ,
Par cent cagots il est apostrophé ,
On le condamne , & l'Amant de la Reine
Est prêt d'orner un bel Auto-dafé.

DE cette horreur elle se fait instruire ,
A force d'or , corrompt le Tribunal ,
Soustrait Alphonse au pouvoir monacal ,
Le sauve enfin : c'est l'Amour qui l'inspire ,
Puis on dira qu'il ne fait que du mal.
Abandonnée à ses douleurs mortelles ,
La jeune Reine aime & brule toujours ,
Et dans Burgos elle eut des nuits trop belles
Pour désormais compter sur de beaux jours.

Du fils d'Henri ce que devint le pere ,
S'il demeura , s'il dut s'expatrier ,
S'il eut le fort malheureux ou prospere ;
C'est ce qu'encor je n'ai pû débrouiller ,
Mais de ceci l'instruction est claire.
Mes chers amis , il ne faut jamais faire
Son Roi cocu , vînt-il vous en prier.





E R R A T A.

*Dans l'Invocation à la Fontaine, au lieu de ces
deux vers.*

Chez toi corbeau, renard, panthère ;
Tout raisonne & prend une voix.

Lisez :

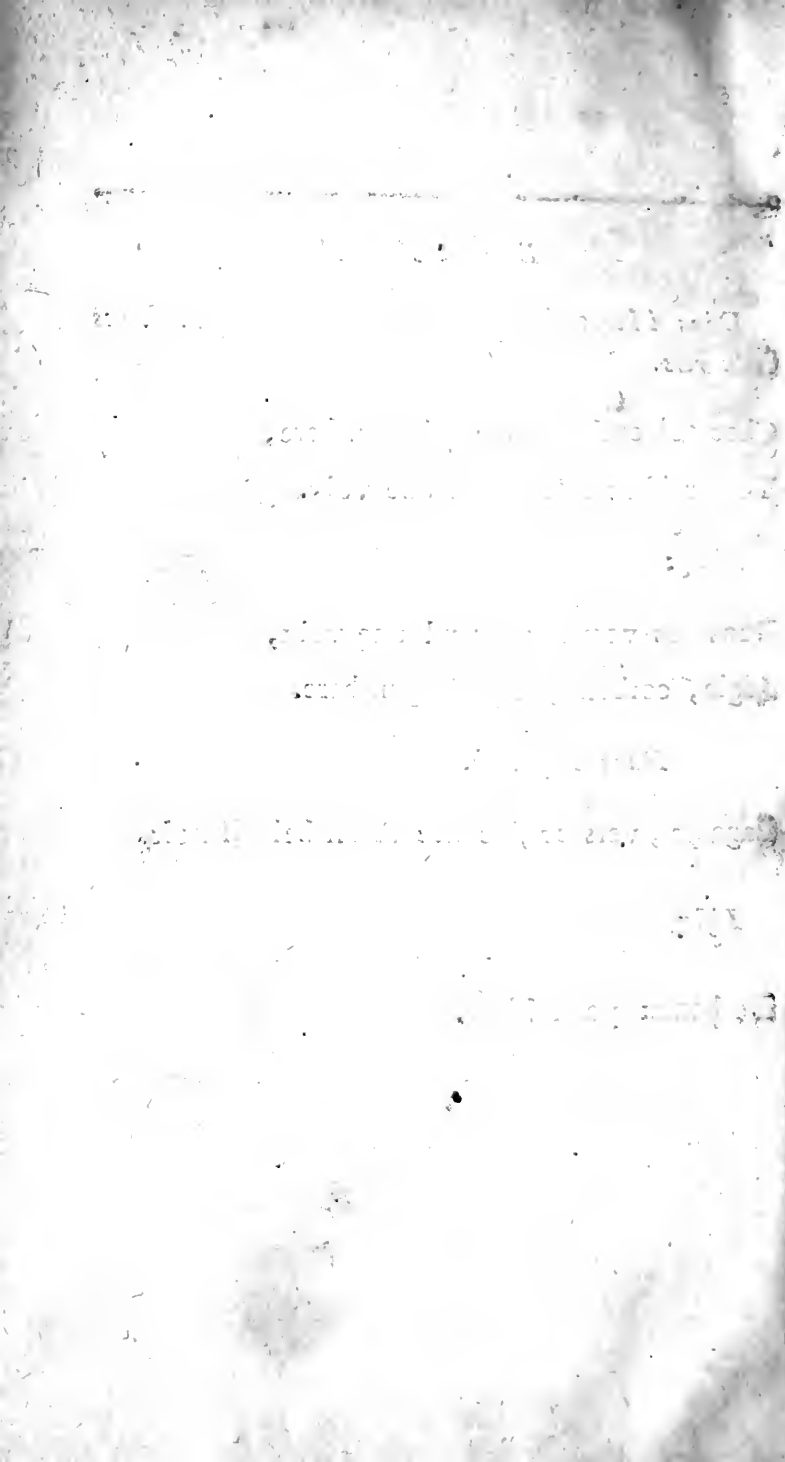
Dans tes vers tout prend une voix ;
Aigle, corbeau, renard, panthere.

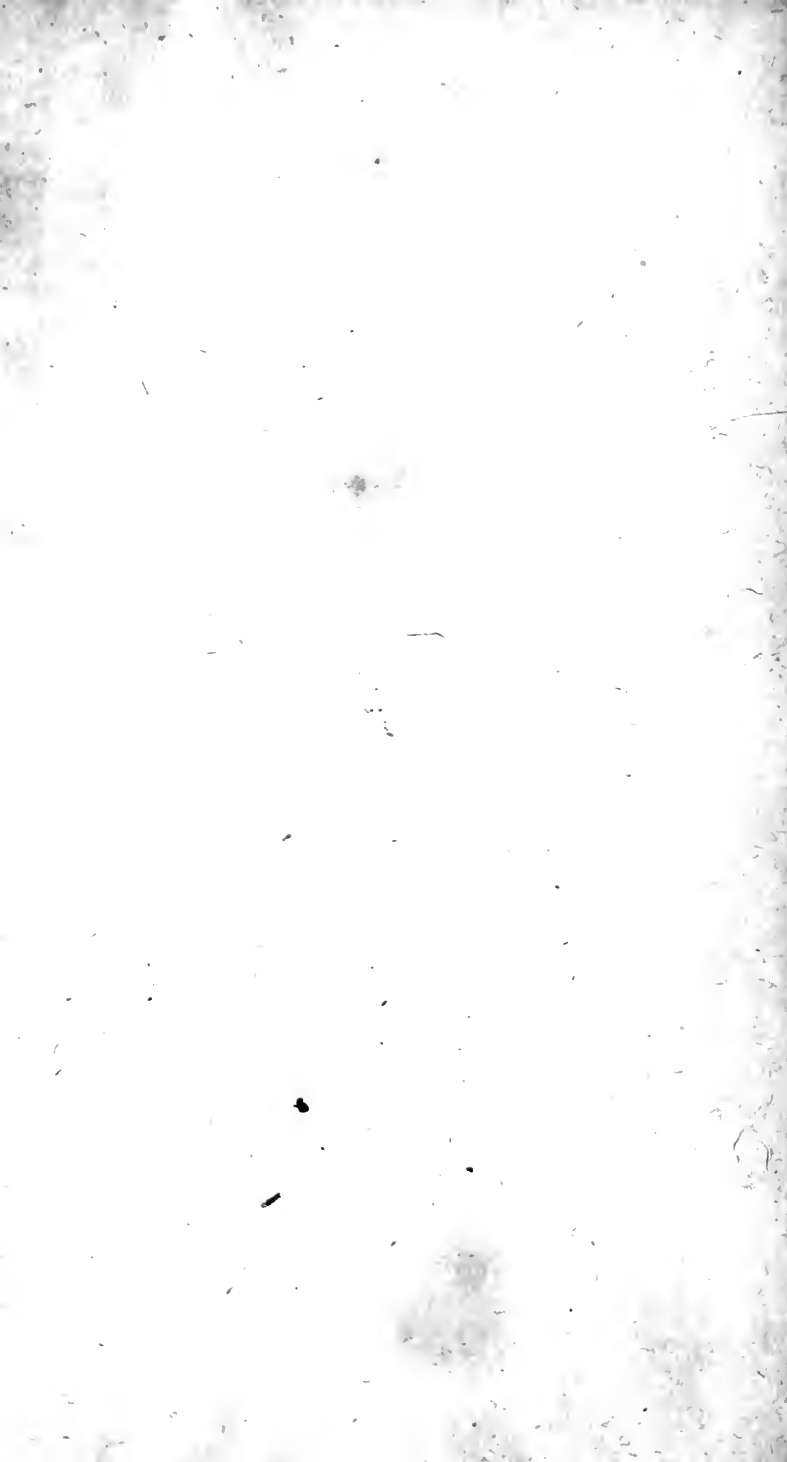
Dans Alphonse.

Page 52, vers 12, *au lieu de un bel œil noir ;*

Lisez

De beaux yeux bleus.





**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--



